

PRENDRE LE LARGE



PRENDRE LE LARGE

GIFT FROM THE
FRANCO AMERICAN CENTRE OF MANCHESTER NH
MANCHESTER TO QUEBEC CITY MAYOR'S MISSION
2004 CULTURAL, ARTS, BUSINESS MISSION
Executive Director - Yvonne Cyr Bresnahan 603-669-4045
PO Box 994, Manchester NH 03105

«The project reported herein was performed pursuant to a grant from the U.S. Department of Education. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the positions or policies of the U.S. Department of Education, and no official endorsement by the U.S. Department of Education should be inferred.»

This material was developed and reproduced with funds provided by Grant G008007145, Title VII ESEA. It has been reproduced in this form for pilot testing. All rights are reserved.

1981



National Materials Development Center for French
168 South River Road, Bedford, N.H. 03102

PRENDRE LE LARGE

Big Jim Cote

Pêcheur

par

Julien Olivier

photos de Paul Pomeroy

dessins de Valerie Allen

TABLE DES MATIERES

chapitre	1	LE CADRE le 2 février: 1692 et 1980
	2	UNE JOURNEE COMME LES AUTRES—A PEU PRES le 30 novembre 1979
	3	LES EMIGRES 1900-1901
	4	LE FILS UNIQUE 1911-1918
	5	YORK POUR LA CIGARETTE 1918-1919
	6	AU PAYS SAUVAGE 1919
	7	FILS DE PECHEUR 1919-1929
	8	BOURSE OU BATEAU 1928-1929
	9	PECHEUR 1929-1941
	10	BIG JIM 1941-1977
	11	PAS UN SEUL MARSOUIN DE L'ANNEE ET DES BALEINES . . . ÇA FAIT LONGTEMPS août-septembre 1979

Préface

Il y a, sur la côte atlantique entre Boston et Portland, maints villages où les habitants, habitués peut-être aux intempéries de la nature, maintiennent un équilibre remarquable au milieu des tensions et des incertitudes de la vie contemporaine.

Ces communautés côtières ont bien évolué, certes, depuis quelques trois siècles et demi, mais – surtout après le départ des baigneurs bien bronzés et de tous les touristes plus ou moins tolérables – elles vivent d'un rythme aussi régulier que la mer. Dans ces petites villes, qui sait, si après toute une génération, une famille sera acceptée comme étant du lieu. Et les innovations, surtout dans les vieux métiers telle la pêche, ne se font pas du jour au lendemain.

Exposés cependant à un monde qui vit, lui, au rythme de l'ordinateur et de l'atôme, même les villages côtiers perdent aujourd'hui leur isolation protectrice. La pêche qui se faisait encore hier par une race hardie, munie d'un petit bateau, d'un filet et de beaucoup de courage est devenue une industrie très complexe où les poissons se comptent par la tonne sur un navire atelier.

Dans une de ces communautés le nom de Big Jim Cote est aussi bien connu que celui des hauts-lieux où depuis des siècles se fait la pêche ou encore des points de repère par lesquels les pêcheurs du lieu se retrouvent – peut-être même mieux connu. A York dans l'état du Maine ce pêcheur détient parmi les habitants la réputation du "personnage le plus pittoresque de la région."

Qui est cet homme? Remplit-il le rôle, disons "l'image," assigné au bon vieux pêcheur traditionnel? Est-il un autochtone des lieux? Comment, dans ses cinquante années de pêche au homard a-t-il réagit en face des nombreux changements dans le métier tout comme dans l'environnement?

Fils d'immigrés étrangers, d'un père québécois et d'une mère irlandaise, catholique à l'époque où ce n'était pas populaire, "sale pêcheur" dans un port qui tira longtemps son existence de la mer, formé par la tradition mais ouvert aux innovations, seul sur la houle comme il est grégaire sur terre, et accueillant aux nombreux touristes qui viennent l'importuner, Jim Cote est beaucoup plus que pittoresque. C'est un homme énigmatique que l'ouverture d'esprit et la franchise de parole rendent limpide.

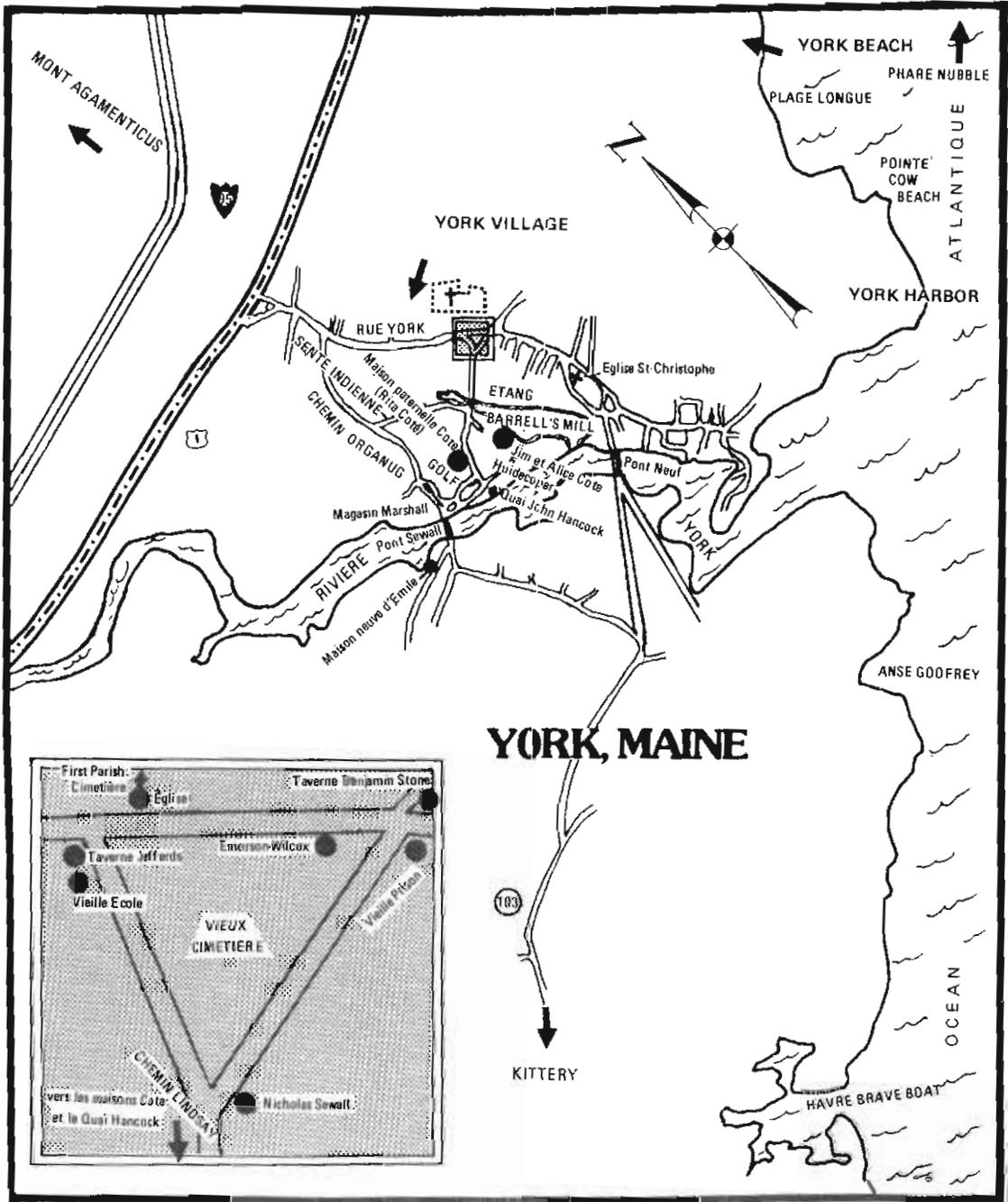
L'auteur remercie Jim pour la patience qu'il exerça pendant les interviews où il fallait non seulement raconter une vie mais initier un néophyte à la pêche et aux manières de la mer. On ne saurait non plus passer sous silence la coopération très précieuse de deux autres personnes très proches du pêcheur dont les souvenirs, les précisions de détail, les explications et souvent les questions justes ont aidé à élucider d'abord l'histoire puis le texte. Il s'agit de deux dames dont l'hospitalité faisait de chaque voyage à York un vrai plaisir: Alice Cote, épouse de Jim, et Rita Coté, une de ses soeurs. Faut-il aussi ajouter que lorsqu'un détail manquait, il n'y avait entre nous et une autre soeur que la distance du téléphone.

D'autres renseignements précieux nous les tenons de Jim Littlefield ("Little Jim" disent les habitants de celui qui paraît avec "Big Jim" dans une photo à la page 81); de M. Emile Dionne de Montmagny, un cousin québécois qui a bien voulu partager ses recherches généalogiques sur la famille; de l'académie à Ashburnham dans le

Massachusetts, et enfin de la bibliothèque de York où un visiteur, fatigué peut-être du soleil, du sable et du sel peut se retremper dans le flot d'une grande histoire séduisante, celle du village de York.

Mais cette histoire on ne la trouve pas souvent racontée du point de vue d'un contemporain. Grâce à Big Jim Cote, c'est la narration qui est offerte au lecteur aujourd'hui.

*Julien Olivier
Bedford, N.H.
le 18 septembre 1980*



chapitre 1

LE CADRE

le 2 février: 1692 et 1980

Matin, avant six heures. Il fait encore nuit.

Les quarante victimes du raid reposent à peu près ici, sous pied.

Et c'est justement vers cette même heure, un peu avant l'aurore, tandis que les quelques trois cents habitants dormaient encore d'un profond sommeil d'hiver, que les Abénaquis sont tombés sur le village, plus rapides et imprévus qu'une tempête survenant du nord-ouest. Ce fut vite fait.

Rassemblés alors ici, devant l'église, dans le froid et la neige de ce 2 février, les survivants de la colonie avaient raison de craindre. A quel sort pouvaient-ils s'attendre? Tout autour, plus brillant qu'un lever de soleil sur la mer voisine, un feu gourmand dévorait déjà leurs maisons. Et là, devant eux, c'est l'église elle-même, construite une vingtaine d'années auparavant, qu'ils regardaient avec horreur passer aux flammes.

.

Ce matin, à près de 300 ans de ces événements, dans le grand silence paisible qui enveloppe encore le village, il faut se forcer un peu l'imagination pour reconstruire une tragédie si lointaine. En fait,

on n'y penserait même pas si ce n'était pour le grand monument moderne placé près de la route sur ce côté ouest du vieux cimetière. L'inscription décrit les quelques détails du massacre. Mais ce sont les pierres tombales, beaucoup plus anciennes, qui pourraient raconter une histoire encore plus vieille.

Le village avait été fondé en 1630, et il portait alors le nom d'un port anglais, Bristol. Situé entre la mer et la modeste montagne qui se dresse du côté nord, il avait bientôt été rebaptisé du nom que les Indiens avaient confié au mont, Agamenticus. Si en cette fête de la Chandeleur 1692 le village connaissait le malheur, il avait déjà aussi fait l'expérience, en ce même siècle, de son moment de gloire. L'histoire se souviendrait qu'en 1642 le roi Charles I, ayant octroyé la région à Sir Ferdinando Gorges, avait ainsi préparé l'incorporation du petit village. Agamenticus méritait donc le titre de la première ville anglaise (toute petite qu'elle soit) en Amérique. Mais un tel honneur signalait aussi un autre changement de nom. Le nouveau Seigneur y confia le sien: on l'appela Gorgeana.

Vers la même époque d'autres colonies britanniques s'étaient fondées au sud de la ville, et entre tous ces colons blancs de même nationalité on n'était pas sans petites rivalités. A peine dix ans plus tard donc, le Massachusetts s'emparait de tout ce qu'on appelait "la Province du Maine," et du coup Gorgeana la ville se trouva de nouveau réduit à l'état de village. Ce nouveau status fut confirmé dans l'imposition—on le devine bien—d'un autre nom, définitif celui-ci. Or même après la révolution américaine, le village garderait toujours une certaine filiation au pays-mère: dorénavant le lieu serait connu comme York.

Mais voici que par un matin de février, soixante et un ans après

sa fondation, York, ses bâtiments en flammes et ses habitants morts ou prisonniers, semblait achever sa courte existence. Une longue et triste procession s'était déjà mise en route: hommes et femmes de tout âge, enfants par la main ou entre les bras, partaient à pied, sur la route du nord. (Car c'est auprès de leurs alliés européens, les Français, que les Abénaquis conduisaient leurs otages). Mais tout au long du trajet, bien avant que la marche forcée ne se termine au Canada, bon nombre d'entre eux auraient succombé.

Encore une fois la guerre avait connu ses victimes. Cette fois, c'était des Anglais. Au siècle suivant, dans une autre région maritime assez peu éloignée, ce seraient les Acadiens qui, par milliers cette fois, seraient déportés de leur pays, devenant ainsi les *boat people* de l'époque. Mais encore faudrait-il parler des tout premiers habitants du pays, les Amérindiens eux-mêmes qui d'abord avaient connu le déplacement avec l'arrivée des Blancs. Toujours il y a des victimes.

Mais en 1692, malgré les événements tragiques du jour, York n'allait pas se voir effacé de l'histoire. Le village serait reconstruit par les Anglais; et cette fois on chercherait à se protéger contre les raids futurs en ajoutant aux maisons les "volets indiens," mode qui passerait dans le style architectural des lieux. Cette fois York resterait solidement entre les mains des colons, témoins les bâtiments qui se voient encore ce matin de 1980 à la lueur des réverbères, sur les trois côtés du cimetière.

Deux bords de cette terre vénérable sont côtoyés en sens unique par le chemin Lindsay, tandis qu'au nord, devant les maisons qui s'y trouvent, passe la rue principale, York. C'est toujours la plus ancienne partie du village et de la région, aussi celle dont les habitants semblent les plus fiers. Depuis une cinquantaine d'années, chaque

habitation de ce quartier porte fièrement une enseigne qui identifie à la fois son premier propriétaire et sa date précise de construction.

Ainsi découvre-t-on la plus vieille: de l'autre côté du cimetière, c'est-à-dire, en ligne avec le Port, fut construite en 1713 la maison de Nicholas Sewal. Remontant alors la Lindsay vers la droite, se voit la vieille prison (l'enseigne lit *Old Gaol*) qui date, elle, de 1720. Mais déjà, un an auparavant, de l'autre côté de la rue York, était montée la taverne de Benjamin Stone (aujourd'hui le bureau d'un médecin); et c'est quelque peu à sa droite, dominant le cimetière, qu'on avait reconstruit en 1747 l'église du village, la First Parish Church. Devant celle-ci et bordant donc sur le cimetière où reposent les premiers pionniers, se dresse la belle et spacieuse maison blanche aux nombreuses fenêtres et aux deux cheminées, dite Emerson-Wilcox House, bâtie en 1740. Tournant alors à gauche pour redescendre la Lindsay vers le monument du massacre, on passe d'abord au coin devant une autre taverne, la Jefferd, qui date de 1750; et dans son ombre, la vieille école, construite, dit-on, cinq ans plus tôt.

Bien que son histoire coloniale accorde à York une place assez privilégiée, même parmi tellement d'autres municipalités bien historiques de la Nouvelle-Angleterre, l'intérêt que peut y découvrir le visiteur en ce dernier quart du vingtième siècle ne s'arrête pas avec les récits d'antan. A moins d'aborder York par la mer, le visiteur moderne fera comme les Indiens de 1692: il pénétrera le village de l'ouest. De ce côté, la rue York touche, de quelques trois à quatre miles, les deux routes principales modernes: soit la vieille route nationale numéro un, soit l'autoroute 95, qui, toutes deux, parcourent entièrement la côte est des Etats-Unis, du Golfe mexicain à la frontière canadienne.

Sur cette rue York donc, en face de la bibliothèque municipale, juste avant d'arriver au coin de la Lindsay, une flèche indique une droite à prendre pour le *Deep Sea Fishing*. La pêche, c'est une industrie locale aussi vieille que le village lui-même. Mais le métier qu'on exerce depuis des siècles n'est pas tout à fait le même qu'indique cette enseigne. Cette pêche-ci est pour les touristes qui, surtout depuis 1900 descendent sur York. Mais encore plus nombreux que les touristes pêcheurs sont les gens qui affluent l'été pour s'étendre au soleil sur une des belles plages sablées (ce ne sont d'ordinaire que les bien hardis qui s'aventurent dans l'eau froide de la mer) ou pour se régaler d'un repas au poisson ou aux fruits de mer. Car, comme on se l'attendrait, ce sont là les spécialités des restaurants à York – surtout le homard, le *Maine lobster*.

Mais par la présente journée de février les touristes seront à peu près aussi rares que les baleines qui, il n'y a pas tellement longtemps, jouaient encore dans l'eau près de la côte. Et cependant il y en a toujours quelques-uns, même l'hiver, surtout un samedi comme aujourd'hui, dans ce drôle d'hiver sans neige puisqu'on se promène facilement sur la plage. Mais de toute façon, été ou hiver, et par toute température, il en vient toujours quelques-uns, parfois poètes, parfois des gens à la tête lourde cherchant dans la houle soit l'inspiration, soit la thérapeutique.

Dans le silence d'un matin clair et froid, un carillon interrompt cette méditation. C'est bien la vieille cloche de l'église blanche. . . (Les habitants disent que quand elle fonctionne, ce qui est assez régulièrement, elle sonne à chaque heure de la nuit comme du jour.) Dans sa tour pointue, l'horloge démontre ses trois cadrans; en ce moment chaque face tient ses aiguilles tout droit, symboles peut-être des matines qu'elle entonne pour les pêcheurs du village:

“O mes frères, ô mes frères, levez-vous, levez-vous. . .” Les six coups s’achèvent, et les pêcheurs, c’est-à-dire les professionnels du métier, sont déjà sur pied.

En fait, même pour un samedi paresseux, le village commence sensiblement à remuer. De temps à autre une voiture descend sur la rue principale. Le visiteur solitaire peut bien penser qu’il passe inaperçu; on le remarque. Et on en parlera plus tard, au cours de la journée. “Il était là, dans l’obscurité, à prendre des notes. Il dessinait sur un grand calpin jaune. . .”

En descendant le chemin Lindsay on passe devant d’autres maisons. Elles ne sont pas d’ordinaire aussi vieilles que les autres, autour du cimetière. Mais elles sont également grandes et même un peu plus élaborées. Ce sont encore des témoins, mais d’une époque qui a suivi de deux cents ans la première. Après la colonie et après les années turbulantes de la révolution américaine, York deviendrait, comme tellement de petites villes sur mer, une retraite de choix pour les riches. Même si les grandes maisons de ce temps-là se trouvent surtout du côté de la mer, à York Harbor, on en voit aussi quelques exemples sur la Lindsay. Mais si les grandes maisons demeurent, les domestiques et les servantes qui les desservaient ont pour leur part presque tous disparus avec les années; maintenant les dames et monsieurs qui viennent habiter York l’été font leurs propres courses au supermarché. La grande époque est depuis longtemps évoluée, même si à York, elle avait duré jusqu’à la deuxième grande guerre.

Au bas d’une colline, un petit pont traverse le bout d’un étang à l’eau fraîche. Anciennement l’on dépendait de cette eau comme source potable pour le village. Entre ce *Barrell’s Mill Pond* et la rivière

salée, un barrage assurait un réservoir. Il n'est plus. Disparu aussi est le moulin, une scierie, qui sur la rive nord tirait son énergie de la retenue: témoin d'une autre industrie qui pour quelque temps a alimenté la vie économique de York. Aujourd'hui un bateau de pêche renversé sur son côté repose parmi les morceaux de glace sur le rivage. Il semble naufragé, une partie du décor, mais peut-être attend-il le dégel pour reprendre son travail. En remontant la pente en face, un autre chemin coupe vers la droite: *Indian Trail*, l'appelle-t-on. Anciennement, il conduisait jusqu'au mont Agamenticus.

Le chemin Lindsay, lui, continue tout droit. En haut de la côte, à gauche, donnant sur l'étang, on remarque une belle maison blanche. Un petit chemin privé s'en va aussi de ce bord-là. Et puis, comme tout ancien chemin de campagne, Lindsay Road s'en va, tournoyant comme bien le semble d'un côté et de l'autre. Ici et là on remarque une maison plutôt moderne, en contraste direct avec le tracé ancien. A un demi-mile du centre, le chemin, qui est arrivé près de la rivière mais qui la domine toujours, prend une droite de quatre-vingt-dix degrés. Et là se trouvent encore deux autres témoins d'un York qui ne s'est pas jusqu'ici beaucoup révélé: le commercial. Construits à plus de cent ans d'intervale, les deux bâtiments ont vu, à tour de rôle, un commerce florissant. Aujourd'hui, ce sont des musées. L'un servait aux affaires du village; l'autre ouvrait ses portes au grand commerce international.

Le bâtiment jaune qui donne sur la rivière est d'une construction très simple. A la lumière de deux puissants projecteurs on lit l'écriteau suivant:

*G.A. Marshall's
Old Line Store. Est. 1868
Groceries - Coal - Wood*

A gauche de la porte une plaque en bronze explique l'état actuel du magasin: *This property has been placed on the National Register of Historic Places by the United States Department of the Interior.* Il ne reste de l'ancien commerce qu'une boutique où les touristes peuvent se procurer quelque souvenir.

A gauche du bâtiment un chemin en gravier descend vers le quai. Une autre enseigne signale la présence du dernier témoin d'un York commercial de la période coloniale: *The John Hancock Warehouse. National Historic Preservation Act 1966.* Il s'agit bien du fameux signataire de la Déclaration d'indépendance; ce même John Hancock, astucieux commerciant, se servait du grand bâtiment que voilà comme dépôt de ce qu'il achetait dans les Antilles. Ainsi évitait-il de payer les impôts que sa conscience, disait-il, lui refusait de rendre aux maîtres anglais.

Le soleil se lève maintenant sur la rivière, et dans la clarté naissante on distingue, à droite, au bout du quai, une cabane de pêcheur, et un peu plus loin, dans l'eau, un bateau de pêche tout blanc.

Le chemin Lindsay continue, côtoyant à présent la rivière, passe maisons à droite et quais à gauche, jusqu'au chemin Organug. Là, tournant vers le sud, on peut passer sur le plus vieux pont à pilotis dans tous les Etats-Unis, le pont Sewall, construit en 1761. Mais au siècle précédant, c'est grâce à l'absence de tout pont par-dessus la rivière York qu'ont pu survivre au raid de 1692 les quelques maisons qui se trouvaient sur la rive sud, telle la présente Elizabeth Perkins house. Vers le nord, le chemin Organug s'en va rejoindre, assez près de la grande route numéro un, la rue York. Mais c'est ici, entre les deux rues Organug et Lindsay, que se trouvait anciennement

des maisons en briques qui témoignaient d'une autre époque au village: l'industrialisation du dix-neuvième siècle.

Le présent terrain de golf n'a rien à voir avec le *mill housing* qu'on avait construit sur ce qui est maintenant la cinquième pelouse du terrain. L'industrie en question, c'était la fabrication de briques ou comme disaient les immigrants canadiens-français venus pour y travailler, *la brigade*, mot assez ingénieux tiré de ses composants anglais *brick* et *yard*. C'est ici qu'on hébergeait les ouvriers et leurs familles. Les brigades elles-mêmes, il y en avait deux: l'une plus loin sur la rivière; l'autre, sur l'emplacement actuel de l'église catholique, Saint-Christophe.

Les gens qui vivaient dans le *mill housing*, ce n'était ni la vieille aristocratie ni les riches visiteurs d'été, mais du monde venu d'en dehors de la région pour y travailler. Et ces ouvriers, ils étaient bien souvent des gens arrivés de l'étranger, des immigrants, comme les nombreux Irlandais et Canadiens venus chercher aux Etats-Unis des conditions de vie et de travail meilleures que chez eux.

Ce même terrain de golf fut aussi, dans les années '20 de notre siècle, la scène d'un nouveau terrorisme, perpétué cette fois par des habitants du village sur leurs semblables, pour raison de foi religieuse. Ce fut l'époque du *Klu Klux Klan*.

Il approche sept heures. En ce moment un grand homme aux cheveux blancs remonte rapidement le chemin Lindsay. Il passe à côté de la *Indian Trail* et traverse le petit pont. Arrivé au cimetière, il garde la droite, puis il en prend une autre sur la rue principale devant la vieille prison. A quelques centaines de pieds il arrive en plein centre commercial du village actuel. Son journal du matin

l'attend à Cumberland Farms. Toujours à pied, il passe ensuite chez Cox's, le restaurant à côté. Chacun le connaît; il salut tout le monde et demande un café. D'ordinaire une telle flânerie ne pourrait pas se permettre, mais en ce moment le pêcheur jouit des quatre mois de vacances qu'il s'accorde pendant l'hiver. Congé, il faut le dire vite, car pour lui l'absence de la pêche en bateau signifie moteur à réparer, filets à tricoter et cages à fabriquer. A soixante-huit ans il lui est trop tard d'apprendre une paresse que le sang et les années ont démentie.

Il badine donc un peu. Ce sont presque tous des hommes au restaurant, et la conversation se poursuit comme en famille. On parle de température, (Est-ce qu'il va continuer à faire beau? Finira-t-on par avoir de la neige?), du prix courant le homard(Touchera-t-on les trois dollars la livre pendant cette saison moins abondante?), et des diverses conditions de la pêche en général.

Café fini, le grand homme se lève. Il salut ses compagnons, et il sort. Reprenant alors son chemin, le pêcheur redescend la Lindsay, passé le petit pont et la Indian Trail. Au sommet de la colline, il prend une gauche sur le petit chemin en gravier. Il s'en va alors au-delà des deux maisons blanches, jusqu'au bout du chemin. Tournant enfin à gauche il se tient devant une troisième maison, pratiquement cachée du chemin principal: c'est une jolie *Cape Cod*, plus modeste que les deux autres demeures, et qui se distingue aussi par sa couleur bleu gris. Une camionnette bleue est stationnée à gauche. Entre celle-ci et le garage-atelier au coin de la propriété, des cages de homards toutes neuves ont été soigneusement empilées. L'homme s'approche de la porte principale, et il entre.

Sur le coin de la Lindsay et de ce chemin privé l'on remarque

une enseigne, qui aurait pu passer inaperçue. Affixée à un énorme, vieux chêne elle attire l'attention du curieux. D'abord l'on n'est pas certain, puis soudain l'on reconnaît le morceau de bois blanc: c'est le bout d'une rame . . . En caractères noirs se lit la simple inscription:

J.J. Cote.



UNE JOURNEE COMME LES AUTRES – A PEU PRES
le 30 novembre 1979

Six heures. Au bout de la ruelle anonyme près du chemin Lindsay.

On dirait, d'après les fenêtres noires, que la maisonnée dort encore. En réalité une seule pièce est illuminée; mais puisqu'elle se trouve derrière la maison, du côté de l'étang, on ne la voit pas d'ici.

A la petite table de cuisine un homme est assis. Devant lui, sur le comptoir près de l'évier, il y a un radio portatif, d'apparence assez ordinaire. Comme à chaque matin avant l'aurore, depuis trois ou quatre ans, il écoute attentivement la voix monotone qui sort de l'appareil:

Aujourd'hui, vendredi le 30 novembre:
la température actuelle est -2 degrés Celcius,
27 degrés Farenheit:
le temps est clair et il fera soleil toute la journée;
on peut s'attendre à un petit vent de l'ouest,
qui atteindra peut-être dix miles à l'heure.
Dans la région de Portland la marée basse fut à 1 h. 24 ce matin;
elle reviendra cet après-midi à 2 h. 02.
La marée haute se fera à 7 h. 45 et dans la soirée à 8 h. 14.

Ce n'est pas un poste ordinaire. Si, au cours de la journée l'épouse de la maison échangera cette bande pour une musique FM, à six heures du matin, le cadran, fixé à 162.55 megahertz, capte le *All Weather Radio*, un service de NOAA. L'homme qui est là—comme tout pêcheur—vous expliquerait volontiers que ces lettres cryptiques signifient *National Oceanic and Atmospheric Administration*. C'est du nouveau pour les pêcheurs et matelots de la région. Avant, il leur fallait consulter ces vieux instruments de base, le baromètre et le thermomètre, se fiant aussi à leur propre interprétation des signes de la nature et à l'expérience. Mais, depuis quatre ou cinq ans, la personne qui gagne sa vie sur la mer, tout en continuant d'utiliser ces méthodes séculaires, peut aussi se référer à une analyse professionnelle de la météo.

La veille, le coucher de soleil avait été beau. Maintenant la radio confirme ce que les signes du temps avaient prédit: une journée idéale pour la pêche. Satisfait, l'homme se lève de table. On remarque alors sa grande taille: il doit atteindre les six pieds deux. Il n'est pas jeune, et cependant son visage rugueux permet difficilement de préciser son âge. De sa large droite il prend la cafetière; il se remplit une tasse. Café en main, l'homme se retourne alors vers la table. Il porte bien son poids considérable: on dirait qu'autrefois il a dû longuement s'entraîner, qu'il était même très sportif. De toute façon, c'est certainement un homme que le rude travail de la mer a gardé en bonne forme au cours des années. Il est bien rasé, mais les favoris lui descendent en courbe jusqu'à la mi-joue, s'harmonisant ainsi avec ses sourcils touffus. Et malgré ce physique imposant, ce n'est pas un homme qui fait peur. Au contraire, un peu comme un Père Noël de nos rêves d'enfant, sa large figure reflète une bonhomie attirante.

Ayant terminé un déjeuner de bacon et d'oeufs, l'homme se lève, dépose les assiettes sales près de l'évier, boutonne sa chemise bleue L.L. Bean par-dessus une seconde chemise plus légère, passe par le salon et, toujours nu-tête, il prend la porte. Il monte alors en camionnette, déclenche le moteur et allume les phares. De la cour, une droite conduit à quelques cents pieds jusqu'à la Lindsay. Pour un instant, les phares éclairent, au coin, une enseigne à rame. Une légère pause, et le chauffeur prend une gauche en amont de la rivière.

Cette enseigne distinctive, il la connaît bien: après tout, c'est lui qui l'a posée. Cet homme, c'est bien lui J.J. Cote. Les noms français ne sont pas les plus communs dans ce village; mais celui-ci ne surprendrait peut-être qu'un visiteur, car tout le monde par ici connaît cet homme dont la famille est à York depuis le tournant du siècle. Les villageois s'arrêteraient un instant si quelqu'un leur demandait, *J.J. Cote*; mais la réponse ne tarderait pas: "Oh, tu veux dire *Big Jim* . . ." *Jim, Big Jim*, c'est ainsi qu'il est connu depuis des années dans le vieux village colonial.

Un clair obscur illumine maintenant la route. A peu de distance une autre enseigne se fait remarquer à droite sur un garage blanc: *Coté*, le même nom qu'on vient de lire sur l'arbre, sauf, cependant, l'accent sur le *e* final.

Au grand virant, Jim ralentit, puis tout de suite après, il prend une gauche sur un chemin en gravier. Ainsi passe-t-il entre le magasin Marshall à sa droite en haut de la côte et le *John Hancock Warehouse* en bas, de l'autre côté du chemin. Tout juste devant lui, il y a une cabane de pêcheur dont le mur extérieur est recouvert de bouées multicolores; puis c'est la rivière. Il avance sa Chevrolet, et il la stationne.

Attaché au quai, un bateau attend. D'ordinaire, la veille, le pêcheur aurait déjà préparé ses amorces de *poisson rouge* afin d'être vite à bord le matin. Mais depuis quelques jours il omet ce travail, puisque, au lieu de laisser ses cages à la mer, il les retire, il les ramène au quai.

Le moteur (un six cylindres, échangé il y a deux ans pour un V-8 qui brûlait trop d'essence) est mis en mouvement.

Ce 30 novembre, qu'on dirait un jour comme les autres, est en fait spécial pour Jim Cote. Aujourd'hui le pêcheur commence sa "retraite" annuelle. Demain il n'y aura pas de pêche; et cela durera jusqu'au premier avril. Après des années de travail ininterrompu, ce sera le troisième hiver que Jim ne lèvera pas de cages pendant les mois rigoureux. Il aura en janvier soixante-neuf ans.

Mais 1979 marque un anniversaire encore plus important dans la vie du capitaine: Big Jim y termine sa cinquantième année comme pêcheur de profession. C'est en 1929 que le jeune Cote débutait sa carrière comme apprenti de son père. Aujourd'hui il est le *lobsterman* le mieux connu et le plus populaire de la région.

Les cordes sont détachées, le bateau avance un peu, fait un demi-cercle au milieu de la rivière et se met à descendre vers la mer. Sur son arrière on lit maintenant un nom: le *Gay-J*. Ce sera son dernier voyage de l'année.

Devant le pilote ciel et terre se fondent dans un grand tout doré. Le soleil s'est levé, puissant et lumineux; il a embrasé la rivière qui répond en miroitant les milliers de rayons.

Aveuglé par le spectacle, le pêcheur ne procède pas moins sûrement. Pour lui la descente du cours d'eau se fait avec autant d'assurance matin ou soir, au soleil comme sous les nuages.

Il passe bientôt sous un pont. Anciennement c'était ici que traversait le chemin de fer, mais les trains avaient disparus de la scène quand le pêcheur était encore à l'école, soit en 1926. Le pont fut ensuite détruit. A cette époque-là, son père filait aussi, un peu plus loin, sous une autre route, "le vieux pont" comme on est venu à l'appeler, construit en 1900 pour les chevaux et les carosses. Mais en 1957 on l'avait détruit lui aussi en faveur de ce "pont neuf" sur l'emplacement de l'ancien chemin de fer. A gauche, par-dessus le marais, se dresse une passerelle rouge, le *Wiggly Bridge*, qui sert encore aujourd'hui pour les piétons du village.

Mais à vrai dire le pilote ne remarque pas ces points de repère. Il en a cependant ce qu'on pourrait appeler une conscience passive: si un jour quelque chose de familier — pont, maison, arbre — disparaissait soudain du paysage, les yeux habitués du capitaine s'en apercevraient tout de suite. C'est arrivé il y a deux ans quand à l'embouchure de la rivière est disparu un de ces points à terre les plus appréciés des pêcheurs de York, l'hôtel en brique dite la *Marshall House*. Autrefois, qu'on se trouvât même jusqu'à l'île Boone, on n'avait qu'à jeter un coup d'oeil de ce côté et on retrouvait tout de suite le nord. Mais depuis 1977 le site est occupé par un *condominium* dont la hauteur peu élevée n'offre plus les mêmes avantages de perspective.

Voilà la mer. En été, le pêcheur n'avance pas plus loin; il étale ses cages ici, tout près de la côte, car pendant la saison chaude le homard y trouve une eau suffisamment tempérée pour vivre. Mais

avec l'automne les crustacés reprennent leur pèlerinage annuel vers des eaux profondes, là où se maintient pour eux une température plus viable. Aujourd'hui donc, en cette fin de novembre, Jim devra sortir à quelques cinq à six miles de terre pour faire la pêche. Le voyage sera d'une trentaine de minutes.

S'éloignant alors des belles, grandes plages comme *Long Sands*, *Short Sands* et la plage municipale de York, Big Jim Cote, pêcheur et héritier d'une profession parmi les plus vieilles du monde, prend le large.



**LES EMIGRES
1900-1901**

Le large, on le sait, c'est la mer. Gagner ou prendre le large, voilà une expression passée dans le vocabulaire de la Nouvelle-France il y a trois cents ans: les colons hardis qui venaient s'établir dans le Nouveau Monde n'avaient que la mer pour leur fournir une route d'un continent à l'autre. Pas d'avion "747" dans ce temps-là! Le voyage terminé, l'expression "prendre le large" leur était tellement chère qu'elle est passée dans le vocabulaire de tous les jours, surtout chez les Acadiens. Alors dans tout voyage assez étendu, même sur terre, on continuait à "prendre le large."

Si Jim Cote "prend le large" à son tour aujourd'hui, c'est en quelque sorte dans le sens original du mot: il s'en va sur l'eau. Ce qui le met exactement dans la tradition de ses ancêtres.

Il y a presque 350 ans, un certain Jean Côté quittait sa terre natale du Perche en France pour s'aventurer lui aussi sur la mer. Destination: la Nouvelle-France. En 1634, tandis que ses homologues anglais se fixaient dans le nouveau village de Bristol, le colon Côté s'établissait au nord, près de la ville de Québec. Le 17 novembre de l'année suivante il épousait Anne Martin, soeur du navigateur écossais Abraham Martin. De leur union naîtraient alors cinq fils qui allaient perpétuer à leur tour le nom Côté sur le continent américain.

Les années ont passé. Puis à un moment donné, il y eut une branche de la famille Côté qui monta s'établir dans la région de Montmagny, à une cinquantaine de miles au nord-est de Québec. Quand Cyrius Côté parut sur la scène, il y avait deux cents ans qui le séparaient de son ancêtre. Cyrius, lui, prit pour femme Léontine Fournier, et ensemble ils fondèrent un foyer dans leur ville natale.

Le premier fils de Cyrius et de Léontine s'appelait Louis Emile; il serait connu tout simplement comme Emile. Toujours dans la tradition familiale cependant le couple aurait encore de nombreux enfants. En 1885 Léontine donnait naissance à son troisième fils qui serait baptisé Joseph Phylis, mais qu'on appellerait Phylis, tout court. Des filles, il y en aurait aussi, de sorte qu'avec les années on compterait chez ces Côté de Montmagny dix-huit enfants dont deux paires de bessons.

Cette même année, 1885, à quelques 550 miles au sud, dans la métropole de New York, naissait une petite fille qui deviendrait un jour l'épouse de Phylis Côté. Les parents de l'enfant, James Joseph Cody et Sarah Kearns, étaient, eux aussi, des immigrés. Mais tandis que les Côté, les Martin et les Fournier avaient quitté l'Europe au dix-septième siècle, les ancêtres de cette enfant étaient restés encore deux cents ans dans leur chère île-nation, l'Irlande.

C'est vers 1845 qu'avait débuté l'exode de l'Île-émeraude: vague sur vague d'émigrés s'étaient alors enfuits de leurs foyers afin d'éviter les ravages des grandes famines de patates. Ils se dispersaient partout dans le monde, en Angleterre, au Canada, aux Etats-Unis et même aux confins de la terre, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Mais parmi tous ces refuges, un des lieux préférés était la grande ville cosmopolitaine de New York. Ainsi des mille d'immigrés irlandais,

ayant aperçu au loin la statue de la Liberté, atterrissaient au lieu de réception de l'époque, l'île Ellis. Pris dans ce courant immigré du dix-neuvième siècle, il y avait les familles Cody et Kearns.

James et Sarah étaient tout jeunes quand chacun avait accompagné ses parents sur la traversée. Ce n'est que plus tard, dans la grande ville, que les deux jeunes gens s'étaient rencontrés. D'amis ils sont devenus époux, fondant à leur tour une famille de six enfants, cinq filles et un garçon. C'est la troisième des filles, celle qui naissait en 1885, qui porterait le prénom de sa maman. Mais les Cody ne sont pas restés à New York; James, Sarah et leurs enfants sont passés à l'état voisin, le Connecticut, s'établissant à une quarantaine de miles au nord-est, dans la ville de New Canaan.

Comme la plupart de ses concitoyens à l'époque, Phylis Côté n'a jamais pu terminer ses études. Au Québec la vie était pauvre. Tout jeune qu'il était, Phylis a dû se trouver de l'ouvrage pour venir en aide à une famille toujours grandissante. Mais justement les possibilités de travail étaient peu nombreuses à l'époque: l'agriculture boitait sous le fardeau d'anciennes méthodes de culture, tandis que l'économie de la province souffrait du contrôle exercé par la minorité anglophone. Que faire?

Nombreux étaient les individus—et souvent des familles entières—qui délaissaient la terre pour “monter,” comme l'on disait, “aux Etats.” Ainsi agissaient-ils d'après un dernier espoir, celui de trouver là-bas une vie meilleure, quitte peut-être à revenir un jour au pays.

Surtout se rendait-on dans les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre. Là, les nombreuses filatures, ou plutôt les *moulins* comme on les appelait, étaient avides de recevoir les bons travailleurs

“canadiens.” Parmi les émigrés il y avait aussi des gens de profession, avocats, médecins, journalistes, prêtres et religieuses, ainsi que des hommes d'affaires. Mais surtout c'étaient des ouvriers, une main d'oeuvre pour les moulins—soit de textiles soit de papier—pour l'agriculture, pour la construction, pour les chantiers ou pour les *bricades*. Presque toujours ils s'établissaient le long des grandes rivières de la région, à la fois sources d'énergie et moyens de transportation nécessaires aux industries, et dont les noms d'assonance amérindiennes étaient bien connus au Québec: Kennebeck, Saco, Androsgoggin, Merrimack, Connecticut, Hoosic, Quinebaug... Parfois s'en était-il aussi glissé quelques-uns au nom anglais comme Blackstone et York.

Mais au tournant du siècle, dans ce moment où le jeune Phylas est descendu du train, comprenait-il comment il faisait partie de ce flot d'émigration canadienne-française? Et réalisait-il combien différent était son choix à comparer avec celui de ses compatriotes rendus en Nouvelle-Angleterre? L'immense gare ne pouvait pas se confondre: il était arrivé, tel que prévu, dans la plus grande ville du pays. L'enseigne proclamait bien: GRAND CENTRAL STATION - NEW YORK.

Sans argent et sans métier, l'adolescent ne pouvait offrir en échange pour son pain qu'une bonne volonté et la force des bras. *Philip* (qu'on écrivait aussi avec deux *ll*) ou *Phil* (l'un et l'autre étaient plus simple pour les Américains que Phylas) s'est donc fait journalier. Mais le jeune Cote (partis aussi les accents) était résolu à réussir.

Avec les années et le travail assidu alors, le jeune immigré québécois a pu se faire un métier. Phil Cote est devenu charpentier, travaillant ici et là selon les besoins de l'industrie. Cet apprentissage

à la construction s'avéra sans doute plus facile au jeune homme qui avait connu le travail manuel toute sa vie que la refonte de sa langue. Mais c'était l'anglais qu'on parlait par ici, et c'est cette langue-là qu'il devait apprendre lui aussi.

Depuis quelque temps on cherchait des bâtisseurs dans l'état voisin du Connecticut. Phil a donc décidé de déménager de ce bord-là. Et c'est ainsi que, s'étant déplacé à New Canaan, il a fait la connaissance de Mademoiselle Sarah Cody. L'amour ne connaissant pas de frontières, ni politiques, ni ethniques, on célébrait bientôt les noces de Phil et de Sarah. C'était l'année 1908.

Le jeune couple repassa sous peu dans l'état du New York, s'établissant non plus dans la métropole cependant, mais à environ vingt miles au sud-ouest de New Canaan, à White Plains. Phil y travaillait toujours comme charpentier.

Les enfants n'ont pas tardé à venir: l'année après le mariage, une fille, Mary; puis en 1911, le premier et seul fils, Jim; deux ans plus tard, Margaret; et, pendant la deuxième année de la Grande Guerre, soit en 1915, la dernière fille, Rita. Le garçon portait les prénoms de son grand-père maternel, James Joseph. Cela se comprend: la parenté Cody était là, on la connaissait, tandis que les grands-parents paternels, Jim ne les verrait qu'une seule fois dans sa vie. Et à cette occasion, il ne pourrait même pas leur parler: les Côté du Québec ne connaissaient que le français, langue que James Joseph Cote n'apprendrait jamais.



**LE FILS UNIQUE
1911-1918**

Au début de la guerre mondiale—la première, celle qui allait mettre fin à toutes les guerres—les Etats-Unis avaient déclaré leur neutralité. Pendant ce temps, Phil Cote avait trouvé de l'ouvrage comme charpentier au grand poste militaire de New Brunswick, dans l'état du New Jersey.

New Brunswick, bien que facilement accessible par chemin de fer en passant par la ville de New York, se trouvait malheureusement trop loin de White Plains pour un voyage soir et matin. D'ailleurs, c'était parfois des journées de dix-huit à vingt heures qu'on exigeait des employés. Il a donc fallu s'habituer à la séparation: la famille Cote ne se réunissait que sur les fins de semaine.

Ces heures étaient précieuses pour Phil, Sarah et leurs quatre enfants. Bien des années plus tard, on se souviendrait encore tendrement de ce qui semblaient, aux yeux des enfants, avoir été les deux passe-temps favoris du père: jouer aux cartes et manger des pommes! Mais c'était le fils unique qui profitait d'une façon spéciale de la présence paternelle. Phil aimait le petit Jim—et il aimait aussi la pêche. Ainsi, quand il fut assez vieux, l'enfant a été invité à accompagner son père dans ses excursions sportives.

Ces sorties ensemble n'étaient pas fréquentes, mais elles ont laissé une profonde influence sur le jeune homme. Lignes en main, père et fils montaient donc soit en "petit train," comme l'on appelait les *trolleys*, soit en chemin de fer. Leur destination: une fois l'eau douce, la prochaine fois la mer.

Le grand lac Kensico, juste au nord de chez eux, était à l'époque la source principale d'eau potable pour la Métropole. L'enfant avait appris que le jour qu'on y montait ils n'auraient pas à se servir d'un bateau: son père lui avait expliqué qu'il n'était pas permis d'aller sur l'eau du réservoir. A l'eau douce ils se rendaient donc près du barrage pour y jeter la ligne.

La mer, par contre, signifiait du coup une seconde excursion, celle-ci en chaloupe. Pour se rendre à l'Atlantique on n'avait pas loin à voyager non plus. Mais dans le court trajet par Harrison, l'enfant remarquait les ravages causés par une maladie quelconque parmi les châtaigniers. Bien des années plus tard, Jim se souviendrait encore de cette scène tout en voyant périr, les uns après les autres, les vieux ormes de la Nouvelle-Angleterre. Et ainsi parcouraient-ils assez rapidement les quelques miles pour se rendre parfois à Rye, d'autres fois à Mamaroneck. En petit bateau, ce jour-là, il y avait non seulement un surcroît d'aventure mais une excellente pêche aussi.

A la tombée du jour, leur rentrée se faisait toujours joyeuse. Dans ce temps-là *Long Island Sound* offrait encore aux pêcheurs une abondance de poissons, surtout la morue et le flet. Les jours de pêche, la famille ne manquait pas de souper!

Mais pour Phil le jour paisible et reposant était trop vite terminé.

Il fallait bientôt reprendre la tâche quotidienne, un travail qu'il trouvait de plus en plus pénible. Peut-être que le grand frère Emile avait mieux choisi en allant s'établir il y a quelques années dans le nord-est . . . Dans quel Etat se trouvait-il au juste? Oh oui, dans le *Maine*, au fin fond de la Nouvelle-Angleterre. Bien sûr qu'on disait ça un pays assez sauvage, et puis Emile avait dû peiner pendant un an ou deux dans une brigade . . . Mais du moins s'était-il toujours trouvé parmi les siens; il n'avait jamais eu, lui, à voyager et à se séparer de sa famille. D'ailleurs aussi, le travail dans la brique, ça n'avait pas duré. Ce petit port avait bientôt offert à Emile une autre carrière, de beaucoup plus intéressante, celle de pêcheur. Drôle de choix apparemment pour un "Canadien," car Phil avait entendu dire que son frère était le seul "*Frenchman*" à faire de la pêche en ce coin. "Mais pourquoi pas?" pensait-il. "Nos ancêtres sont arrivés par la mer; certains étaient déjà pêcheurs de l'autre côté; certains ont même continué par ici: on doit avoir ça dans le sang. Moi, par exemple, j'aime ça la pêche . . . "

C'est d'ailleurs une bonne chose qu'Emile se fût lancé dans un autre métier: en 1918, avec la fin de la guerre, l'industrie de briques—tout comme celui du textile dans les villes environnantes—connaîtrait un sérieux déclin. Justement, à York, Maine, les brigades seraient fermées. Ainsi les Fontaine, les Potrie, les Beudoin et tellement d'autres familles québécoises se trouveraient bien mal prises. Mais Emile, lui, n'aurait pas à s'inquiéter: dix ans auparavant il avait découvert la pêche. L'avenir serait assuré.

.

Le *Gay-J* a maintenant dépassé les hauts-fonds d'été comme York Ledge et Boone Island, pour atteindre les eaux plus profondes. Tout comme sur la haute mer on fait la pêche aux endroits appelés

bancs, tel le fameux banc de Georges à peu de distance de la côte du Maine, ainsi les pêcheurs de homards trouvent les fruits de mer sur de petites côtes sous-marines qui portent le nom *hauts-fonds*.

Au cours de ses années de travail, Jim en était venu à considérer ces monticules comme faisant partie intégrale du paysage accidenté de la région: "Chez nous," disait-il, "tout est roche et montagne, que ce soit sur terre ou dans l'eau! "

Aujourd'hui, Jim commencera sa journée sur les hauts-fonds à l'intérieur du *York Light Buoy*. Il perçoit déjà l'orange et blanc de ses bouées. Le *Gay-J* se rapproche de la première balise: Jim accroche la corde en nylon; il l'insère dans le moteur hydraulique et la première cage du jour est vite montée. Ça commence bien! Des quatre homards à l'intérieur, Jim n'a qu'à vérifier de près la longueur d'un seul. Les autres ne sont ni trop longs, ni trop courts — toujours d'après les prescriptions du Code. Se servant donc de sa petite règle en cuivre qui porte le sceau de l'Etat, Jim étend le homard pour le mesurer. Trop petit. Il le rejette à l'eau: ce sera à prendre l'an prochain! Les trois autres, Jim leur met tout de suite un élastique autour des pinces.

Il aime initier ceux qui ne connaissent pas la pêche au homard en leur rappelant que "le poisson ne pousse pas avec ces élastiques en place! "

Trois homards: mais pour le mois de novembre, trois d'un coup c'est excellent! Tandis que dans la meilleure saison, vers le mois de septembre, le pêcheur peut s'attendre d'ordinaire à deux homards par cage, la situation le reste de l'année s'avère moins ambitieuse. Sauf en septembre, la moyenne n'est que de trois quarts de livre

par cage. C'est une moyenne: en réalité le pêcheur peut lever jusqu'à quinze cages sans trouver la moindre récompense pour ses efforts. Découragé alors et se murmurant à lui-même: "Je devrais m'en aller, laisser faire pour aujourd'hui!" il pourra tout à coup frapper une bonne cage avec quatre, cinq ou même six crustacés ensemble!

Les trois homards sont mis de côté. Ce serait le moment d'insérer une amorce fraîche dans la cage et de tout rejeter à la mer. Mais aujourd'hui, la boîte reste vide: elle ne retrouvera pas de place au fond de la houle. Cette dernière journée de la saison, le pêcheur placera l'une après l'autre toutes les cages sur le pont ouvert afin de les rentrer au port. Celle-ci en place, Jim fait avancer le homardier. Le travail du jour est bien repris.

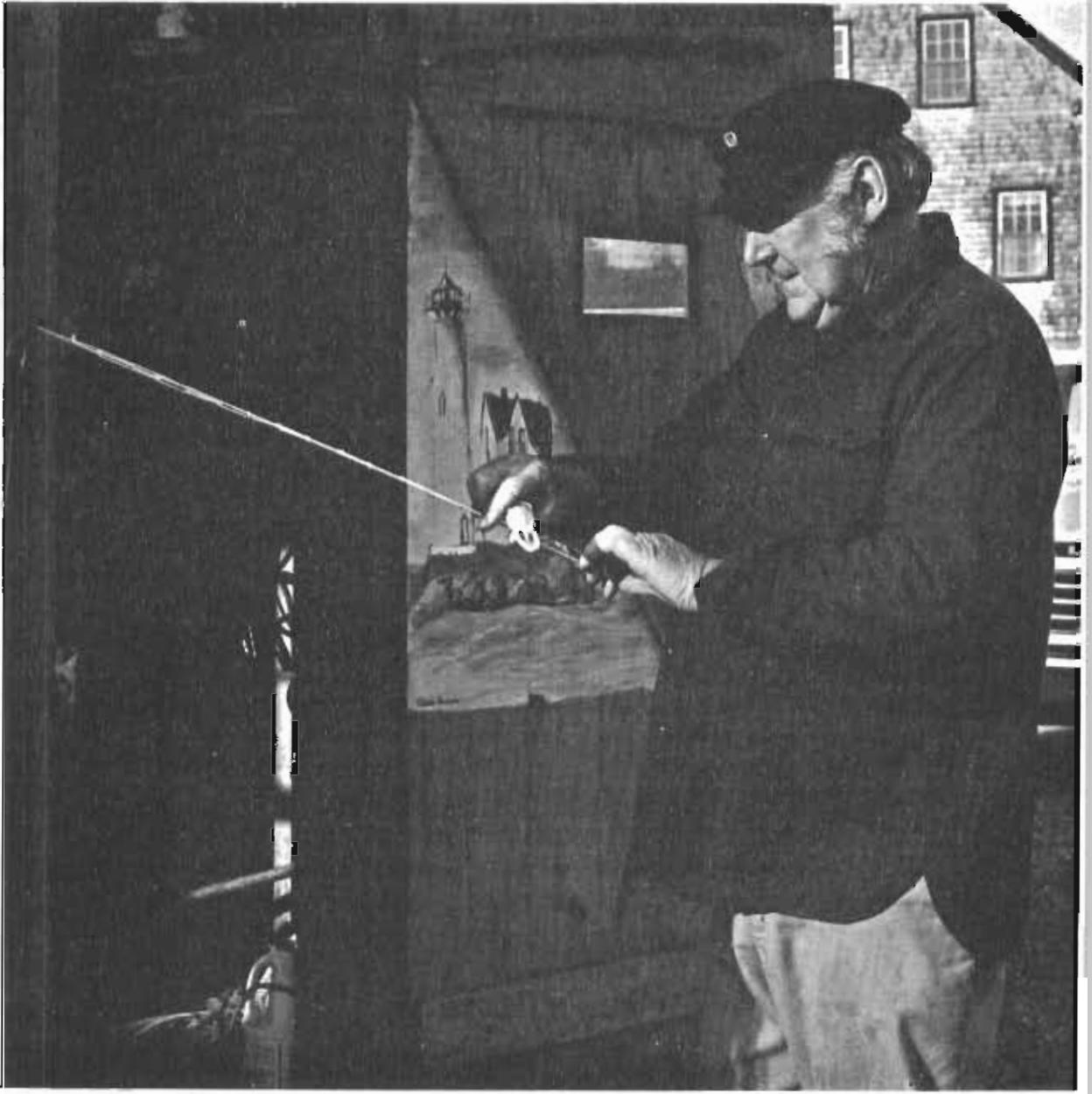
YORK POUR LA CIGARETTE
1918-1919

En Europe c'était toujours la Guerre. Depuis treize mois maintenant les Etats-Unis s'étaient joints aux forces alliées. Et on verrait encore sept mois de bataille avant l'Armistice.

Phil ne travaillait plus à New Brunswick. Malgré la guerre, on avait terminé les constructions nécessaires dans le camp militaire. Ainsi beaucoup d'ouvriers s'étaient trouvés sans ouvrage. Mais du moins Phil pouvait-il se consoler de sa perte en ne devant plus s'absenter de sa famille toute la semaine. La condition économique des Cote, cependant, n'avait pas gagné dans l'échange. Dans le monde civil il n'y avait guère plus de construction qui se faisait que chez les militaires: les charpentiers chômaient souvent.

Puis par une journée de mai 1918, une lettre est arrivée de York, Maine. Bien qu'adressée à Phylis Côté, cette lettre changerait le destin de toutes les six personnes de la famille, et elle aurait des suites très importantes pour les générations successives.

C'était le grand frère, Emile, qui invitait Phylis (Emile ne se laissait pas plier aux exigence anglophones du pays) à lui donner un coup de main dans la construction de sa nouvelle maison. "Oh," pensait Phil, "les temps font dur et voilà Emile qui se paie une



demeure toute neuve! Il doit bien se tirer d'affaire, l'aîné!"

L'invitation toutefois n'allait pas sans beaucoup d'attrait. Passer l'été auprès de la mer, travailler au grand air, revoir le frère qu'il avait quitté il y a vingt ans . . . Tout cela plaisait à Phil. Depuis l'arrivée au pays, son application au travail quotidien avait été constante: il avait appris un métier; et puis la vie en temps de guerre, ce n'était pas facile . . . Oui, assurément, il méritait bien cette petite vacance. D'ailleurs, ici à White Plains il n'avait aucune assurance de travail, tandis qu'Emile se proposait de payer son voyage, de lui donner pension et chambre et de prévoir aux nécessités de sa famille pendant la construction . . .

Phil en parla donc à Sarah, et bien que, affirma-t-elle, elle n'accepterait jamais elle-même un déménagement là-bas, par amour pour son mari, elle consentirait à son absence temporaire.

Et ainsi, en plein printemps, Phil remonte pour la première fois depuis son départ de Montmagny dans un train qui le conduirait, sinon dans son pays natal, au moins vers le nord. Les villes passent dans une rapide succession: Hartford, Worcester, Boston, Portsmouth . . . Alors, à quelques trois cents miles de New York, Phil Cote descend dans un autre York, toujours sur la côte atlantique, mais un village aussi petit et rural que la Ville, elle, était grande. Il était arrivé dans la pointe sud de l'état du Maine.

Emile demeurait sur le chemin Lindsay, dans une petite maison blanche, style *Cape Cod*, entre le village et le quai Hancock. Il n'avait qu'à descendre un peu, passé le grand tournant dans le chemin, passé aussi le magasin *Marshall's*, pour se rendre au quai de pêche qu'il ne faisait que louer.

Mais le premier pêcheur franco-américain de York avait toujours admiré le quartier de l'autre côté du pont Sewall, au sud de la jonction des chemins Lindsay et Organug. Les Côté de York faisaient depuis longtemps beaucoup d'économies, petites et grandes. Et ainsi, malgré les difficultés de ces années de guerre, Emile et sa famille ont pu songer à se construire une maison plus grande et plus de leur goût. Enfin, la propriété s'est achetée: oui, on allait s'établir sur la côte Sewall.

Malgré sa prospérité apparente, cependant, Emile n'était pas aussi riche que Phylis avait pu se l'imaginer. Loin de là: le homard n'était pas encore le met de choix qu'il allait devenir. Le poisson ne rapportait que dix à vingt cennes la livre—quand le marché était à son meilleur. Le pêcheur n'avait donc qu'une seule façon de se construire une maison: en tirant, comme l'on disait, le nouveau de l'ancien. Il se trouverait du vieux matériel de construction et il le récupérerait. Plus de vingt ans plus tard, quand le monde entier serait de nouveau plongé dans la guerre, le fils de Phylis aurait recours à ces mêmes moyens pour loger sa famille.

Ils se sont donc mis à oeuvrer ensemble, ces deux frères depuis si longtemps séparés, chacun pourvu d'une dextérité manuelle particulière. Emile, lui, pouvait transformer le plus humble morceau de métal en objet d'art. Il lui fallait peu d'outils: une lime, une scie à métaux—et beaucoup de patience. Mais c'était Phylis le charpentier; et puisque la maison serait en bois et non en métal, c'est le cadet qui menait la construction.

Dès l'aube, à chaque jour, ils étaient à la tâche. D'abord fallait-il faire de nombreux voyages à l'ancienne bricade qu'on était en train de démolir, car c'est là qu'Emile achetait le bois qu'il lui fallait pour sa maison. Arrivés ensuite au terrain proposé, les deux hommes dé-

chargeaient le vieux camion d'Emile; puis l'aîné se mettait à enlever les clous (qu'il redressait ensuite pour les utiliser de nouveau) et à empiler les planches, tandis que Phylis reprenait la construction.

Entre les deux frères, il semblait y avoir une complémentarité et une harmonie naturelles. En plus du travail les ouvriers se ménageaient ici et là quelques moments de loisir: ils avaient tellement de choses à se dire après toutes ces années de séparation! Ces conversations se tenaient toujours en français; et même le soir avec l'épouse d'Emile qui, malgré sa naissance aux Etats-Unis, était aussi "canadienne" que son mari, l'on ne s'entretenait que dans la langue de chez nous. L'anglais était réservé pour le dialogue avec les étrangers, les gens du pays, surtout dans les affaires. Mais Emile n'aurait jamais accepté qu'on parlât en famille une langue autre que le français: ce serait chez lui une règle inflexible jusqu'à sa mort quarante ans plus tard.

Phylis, lui, trouvait cette discipline bien exigeante, surtout au début: après tout, ce n'est pas dans le New York qu'il avait pu pratiquer sa langue maternelle, ni avec sa parenté irlandaise. Mais bientôt il retrouvait quelque part dans un endroit poussiéreux de sa tête les mots, les expressions d'antan; et au bout de quelques semaines la conversation en français lui était redevenue tout à fait naturelle.

La belle entente entre les frères Côté n'était pas destinée à survivre. Deux à trois ans plus tard, malheureusement, quand Phylis se fut bien établi lui aussi à York, la chicane prendrait. Bientôt les deux frères ne se parleraient plus—en aucune langue. Mystère et malheur de plus d'une famille (franco, irlandaise ou autre), la bagarre entre frères durerait obstinément jusqu'à la fin de leur vie!

Mais pour l'instant tout allait bien. Du soir au matin ils se mettaient l'épaule à la tâche, de sorte que, trois mois plus tard, la maison

se trouvait bien complétée. Belle et spacieuse, on n'aurait jamais pensé qu'elle avait été tirée du dépotoir.

Mais qu'est-ce qu'Emile ferait de la vieille demeure sur l'autre chemin? Elle était en bonne condition et suffirait certainement aux besoins d'une famille moyenne . . . comme celle de Phylis. Un jour l'idée est venue au cadet: pourquoi est-ce que lui, Phylis, il ne l'achèterait pas, cette maison-là? Depuis plusieurs semaines déjà le charpentier contemplait une vie à York. Ici, ce serait le soleil, la mer, la famille ensemble . . . Et lui qui aimait tant la pêche, pour qui les heures sur l'eau étaient plutôt des heures de loisir que de travail . . . N'était-ce pas le temps de changer de carrière? Il pourrait abandonner le métier qui l'avait tellement accablé pendant ces dernières années pour embrasser une vie d'aventure et de liberté, une vie de pêcheur. Le coeur gonflé de ce renouveau d'enthousiasme, Phil Cote est donc rentré chez lui.

Mais son épouse ne partageait pas son ardeur.

Sarah connaissait ça, le Maine: elle en avait entendu parler de ses soeurs . . . Ce n'était pas une place pour habiter—certainement pas si on devait y élever des enfants! De la neige à l'année, des Indiens partout, pas d'écoles, pas de magasins (il fallait se rendre au *trading post*) . . . Oui, elle savait ce qui l'attendrait dans cet arrière-pays!

Mais Phil ne se laissait pas décourager. Au mois de novembre la paix s'est faite en Europe. Ce fut bientôt Noël, puis le Jour de l'An 1919. Les pourparlers entre époux continuaient toujours. A la longue, ce fut une décision politique, un compromis, qui décida de la question:

—J'irai avec toi dans le Maine à une condition . . .

—Demande ce que tu voudras!

—Arrête de fumer la cigarette!

Le pacte fut conclu. Et dorénavant la pipe remplacerait la cigarette habituelle dans la bouche du mari. Phil garderait sa parole pendant de longues années; puis il s'ensuivrait une série d'événements qui auraient des conséquences funestres pour le père, mais qui exerceraient une influence salutaire sur le jeune fils.

Mais si on allait partir, il y avait du travail à faire. Une accumulation de dix ans de vie familiale ne s'empaquette pas dans une journée . . . On se propose une date générale de départ: le début de mai.

AU PAYS SAUVAGE
1919

A huit heures du matin, la *Grand Central Station* était déjà plus animée qu'une ruche d'abeilles. Les gens allaient et venaient dans toutes les directions, tous bien empressés. Les annonces se succédaient rapidement: départs pour tous les coins: Chicago, Philadelphie, Washington, Atlanta, la Nouvelle-Orléans, Albany, Montréal . . .

Jim ne voyait pas les trains, tellement la foule était grande – et lui, il était encore petit. Mais il entendait le sifflement de la vapeur, le grincement des roues et le clang-clang des cloches. Son coeur ce matin-là battait fort comme jamais dans sa courte vie.

Si pour sa maman, quitter leur demeure à White Plains avait été difficile, pour le gosse de huit ans, il n'y avait en ce départ que de l'aventure. Même les longues heures à encaisser les biens de la famille lui avaient semblé légères et haletantes. Des hommes étaient venus tout prendre, promettant aux parents que ça se rendrait sain et sauf dans trois jours. Ils avaient alors tout transporté au train de freight qui passait justement à White Plains. Pendant ces derniers jours il avait fallu se débrouiller avec l'aide des voisins, mais disait la maman, cela en vaudrait la peine si le bagage était bien en place lors de leur arrivée à York.

Bien des années plus tard Jim réfléchirait à ce déménagement, et il lui semblerait que, malgré tout le progrès de la technologie moderne, la transporation des meubles et de toutes les caisses de la famille s'était faite plus rapidement en fourgon 1919 qu'en poids lourd moderne.

Jim Cote ne craignait aucunement les menaces de pays sauvage: Indiens, *trading post*, dangers de toutes sortes . . . tout cela n'évoquait chez lui que l'appel à la grande aventure. L'enfant s'imaginait partir pour le *Far West*, comme les pionniers du siècle précédent. Il aurait même préféré le *wagon train* romantique au grand "cheval de fer" qui l'attendait . . .

Ces rêveries étaient interrompues par les nombreuses impressions concrètes qui venaient s'imprimer dans sa jeune mémoire. En plein centre de la vaste salle, un immense pupitre rond qui donnait sur toutes les directions. En haut, par-dessus la tête, des trottoirs en vitre opaque où allaient et venaient une foule de personnes. Jim se demandait où tellement de gens pouvaient bien continuellement se diriger là-haut . . .

En plus une voix résonna d'on ne sait trop où:

—*Points north: Hartford, Connecticut; Worcester and Boston, Massachusetts . . .*

Phil et Sarah prennent leurs quatre enfants par la main, se faufilent à travers la foule, trouvent d'abord la bonne voie puis leur wagon, et s'installent enfin.

Le voyage était passionnant . . . au tout début. La Ville avait bientôt disparue et, par la fenêtre, les arbres volaient rapidement les



uns après les autres. Le conducteur passait dans l'allée, annonçant chaque arrêt. Les villes étaient alors devenues plus petites et moins fréquentes, et à la longue Jim trouvait la verdure perpétuelle de moins en moins intéressante. Ce n'était pas exactement une excursion du samedi . . .

—Quand est-ce qu'on va voir l'eau? répétait-il à son père.

—Ça s'en vient. Ce ne sera plus long . . .

L'eau, la mer, voilà ce qu'il avait hâte de retrouver.

“La maison est juste en face de la rivière.” C'est bien ce que lui avait assuré son père.

Que ce serait intéressant de vivre ainsi, au bord de l'eau!

—Et puis, maintenant, on arrive? reprenait sitôt l'enfant impatient.

A Boston, il fallait descendre pour passer de la Gare du sud à la Gare du nord. Qu'importe? Après tant d'heures, mieux valait marcher un peu et prendre le métro en ville que de rester cramponné dans un wagon! On remonte alors une dernière fois pour le dernier bout du trajet. A cette époque il y avait encore, de Boston, un train qui montait directement jusqu'à York. Plus tard, dans les années '40 et '50, quand ses propres enfants auraient huit, dix ans, ils descendraient à leur tour à Boston, accompagnés de leur maman. Mais il leur faudrait alors se rendre à Portsmouth dans l'état du New Hampshire pour prendre le train—avant que ce moyen de transport ne disparaisse complètement de la scène.

Mais enfin, où est-ce qu'elle était cette eau promise? Tellement était-il accoutumé à entendre maintenant la voix monotone du conducteur, Jim n'a pas d'abord réagi:

– *York, Maine! Next stop, York, Maine!*

Rapidement les enfants se tassent au bord du siège, le nez pressé contre la fenêtre. Mais on ne voit rien! La brume de nuit étant entrée tellement épaisse ce soir-là, qu'après avoir attendu si longtemps les jeunes Cote doivent se fier à la seule parole du père:

– C'est ici le pont; nous passons justement par-dessus la rivière.

Le train commence alors à ralentir. La cloche sonne, les roues grincent, la vapeur siffle. Chacun prend le petit sac qu'il avait apporté avec lui; et papa en tête, on se dirige vers la porte de sortie. Le voyage avait duré dix heures.

Là pour recevoir les nouveaux arrivés il y avait un homme. C'était bien l'oncle Emile, que ni Sarah ni aucun des enfants n'avaient jamais rencontré. Il était seul. On a cependant vite compris que si la tante et les cousins étaient venus eux aussi il n'y aurait jamais eu suffisamment de place dans le vieux camion pour tout le monde. Mais quelle était cette langue que parlait le père et l'oncle?

La nuit, dans la brume, en arrière du camion, on ne pouvait pas voir grand-chose. Heureusement ce dernier bout de voyage était vite fait. On s'est tout de suite rendu à la maison que Phil avait acheté de son frère. Sarah poussa un long soupir: non seulement que tout le bagage était arrivé, mais Emile et sa famille avait tout mis en place! Jim, lui, n'avait qu'un désir: voir l'eau.

– J'y vais tout de suite? demanda-t-il.

– Impossible ce soir. Tu découvrira ça demain matin, répondit le père.

Le soleil était à peine levé quand Jim Cote est sorti de sa nouvelle demeure au numéro 103, chemin Lindsay. Devant lui, de l'autre côté de la rue, s'étendait un beau champ recouvert de fleurs. Il en découvrirait bientôt le nom: le *Huidecoper's Field*. Là-bas, plus loin, vers la gauche, l'enfant voyait le pont qu'il avait traversé la veille. Et, un peu plus loin, n'était-ce pas encore un autre pont, peut-être pour les voitures . . . Mais pour l'eau, il lui faudrait encore attendre d'avoir traversé en courant les quelques deux ou trois cents verges qui le séparaient encore de la rivière York.

Il restait encore un mois et demi de classes avant les vacances. Tout de suite donc Jim trouvait sa place sur les bancs d'école à *York Village*. Ici, tout comme à White Plains, il était enrôlé dans le quatrième grade. Malgré les sévères prédictions de ses tantes, la vie scolaire dans le village n'était pas si différente—du moins à la surface—que dans la ville.

D'abord dans les deux endroits le bâtiment lui-même était en briques. Mais à York—grande surprise—Jim jouissait d'une école toute neuve, la plus grande des environs, montée tout dernièrement pour les élèves du centre. Ailleurs, à travers le district scolaire, il y avait des "écoles de campagne" pour desservir les enfants du coin, un système pas tellement différent de celui de White Plains où, avant l'époque des autobus l'on construisait, à chaque cinq ou six rues, une "école de quartier."

Dans sa nouvelle école, Jim apprit qu'il y avait une centaine d'élèves d'enrôlés, chiffre qui s'approchait du nombre qu'il avait laissé dans un autre bâtiment quand même plus spacieux.

Les deux systèmes se distinguaient assez nettement cependant

dans leur administration scolaire et dans la répartition des écoliers. Tandis qu'à White Plains on en était au système très "moderne" d'un *junior high school* lors de la septième année, York n'était pas encore rendu là. Ainsi, Mary Cote qui, dans le New York se serait trouvée l'année suivante en *junior high*, ici à York devait continuer dans le système "classique": encore deux années de primaire avant d'aborder le secondaire.

L'autre différence dans la façon de s'organiser, Jim s'en aperçut au mois de juin. Tandis qu'à White Plains il avait déjà été promu au mois de décembre de 4-A à 4-B, ici il se trouvait tout simplement en quatrième et il ne verrait qu'une seule promotion par année. On avançait de tout un grade ou on restait en place; à York pas de demi-mesure pour ainsi dire!

Mais toutes ces comparaisons étaient encore superficielles. Bâtiments et répartition d'élèves étaient du domaine des toutes premières observations. Avec le temps la famille Cote serait en mesure de juger la qualité de l'instruction qui se donnait dans le village en comparaison avec les cours de la ville. De ce point de vue on aurait une critique assez sévère: la nouvelle école était certainement inférieure à ce qu'on avait laissé. La matière que Jim avait déjà apprise dans sa quatrième année à White Plains, il la reprendrait en sixième au village. Et c'est parce que sa soeur Mary se trouvait tellement plus avancée que les autres élèves de la sixième année qu'elle sauterait en huitième au mois de septembre.

Bien des années plus tard, cependant, lorsque ses propres enfants seraient enrôlés dans le même système scolaire, Jim trouverait qu'avec le temps la situation s'était renversée: on en serait arrivé alors, selon lui, à offrir une meilleure éducation dans l'école du village que dans les grandes institutions de la ville.

Sa première journée d'école, Jim a fait connaissance de sa maîtresse de classe: elle s'appelait Mme Baker. Ce qu'il ne réalisait pas encore c'est que cette dame habitait à deux maisons de la sienne. En fait, apprendrait-il, il était entouré d'institutrices: en plus de Mme Baker, il y avait, de l'autre côté de la rue, la dame qui faisait le deuxième grade; puis, à cinq maisons, la maîtresse en cinquième, Mme Foster; et, toujours dans le voisinage, celle qui enseignait la septième année.

Il s'est vite développé entre la famille Cote et ces dames institutrices une certaine amitié, à base d'un service que leur offrait le père. Tout comme les élèves, les maîtresses elles-mêmes se rendaient à l'école à pied. Beau temps, mauvais temps. Mais Phil, lui, avait un moyen de transport mécanique. Peu après l'arrivée de la famille à York, Phil était descendu à Haverhill, une ville du Massachusetts un peu au nord de Boston, s'acheter une voiture. Sa trouvaille avait été une Ford, un fameux *modèle T* en forme de *van*, qui démarrait — on pouvait se l'attendre — à grands coups de manivelle. D'ordinaire, le père se servait de sa Ford pour descendre au quai chaque matin d'où il rapportait les homards le soir. Mais les jours de tempête, pluie, grêle ou neige, le pêcheur ne sortait pas en bateau. La voiture était donc libre pour servir d'autobus d'école.

— Entrez, Mademoiselle. Mettez-vous à l'abri du mauvais temps!

Ouvre alors l'une des deux portes sur l'arrière partie de la carrosserie carrée en bois. Les enfants Cote y étaient déjà installés de chaque bord sur deux bancs en bois. Mais quand la porte était refermée, il y restait toujours un espace de sorte que l'air pût entrer — et les vapeurs du tuyau d'échappement avec. Mais entre un suffoquement temporaire et une saucée froide, élèves et institutrices préféraient la première alternative.

Dans cette proximité de tant d'autorités scolaires alors, le pauvre Jim se sentait quelque peu écrasé de la surveillance dont il était l'objet. Jamais ne semblait-il pouvoir prendre part aux petites espiègleries qui avaient lieu parfois dans le quartier, sans être découvert par l'une ou l'autre des maîtresses! Mais, malgré tout, Jim trouvait ses nouvelles institutrices bien compétentes et il aimait sa nouvelle école. Bien des années plus tard, il garderait de très bons souvenirs de sa formation dans les écoles de York.

Les catholiques du village n'étaient pas nombreux: quelques familles irlandaises et ce qui restait encore des "Canadiens" depuis la fermeture de la brigade. Par conséquent York n'avait ni prêtre ni église catholique. On en était encore loin de la construction de la belle église en brique blanche qui se trouve aujourd'hui sur la route de York Harbor, sur l'emplacement de l'ancienne brigade. Pour le moment, c'est le curé d'une ville voisine, South Berwick, qui faisait les quelques miles en "petit train" pour se rendre chaque dimanche sur la côte.

La liturgie se célébrait dans une grande salle, au deuxième étage de la caserne des pompiers. Mais, en bonne catholique traditionnelle, Sarah Cote trouvait que ce n'était pas, ça, "aller à l'église:" elle refusait de s'y rendre. C'est donc le père qui se faisait un devoir d'assister à la messe avec ses enfants. Au village on ne se doutait aucunement de la religion des nouveaux-venus: avec un nom comme celui-là, père, mère et enfants, c'étaient certainement tous des catholiques.

Le village de York avait maintenant deux familles Cote. Cette proximité était toute neuve pour ces petits cousins qui, tous, n'avaient jamais eu de parenté habitant la même ville. Mais on s'est vite

aperçu que les deux familles étaient pas faites du même moule.

Un jour, peu après l'arrivée à York, Jim est survenu au cours d'une conversation entre son père et son oncle Emile. Il était déjà accoutumé à entendre les deux hommes s'entretenir dans cette étrange langue. On lui avait expliqué que c'était "le français," langue que les deux frères avaient parlée comme enfants au Québec. Jim cependant ne comprenait absolument rien de ce qui se disait: les mots sortaient tellement vite! Et il lui semblait que les enfants de ce pays-là devaient parler bien tard dans la vie tellement cette langue était difficile . . .

Mais aussitôt que Phil Cote eut remarqué la présence de son fils, il changea tout de suite à l'anglais. L'oncle Emile Côté, par contre, continuait toujours en français. Oui, c'était toujours la même histoire: chaque homme avait ses principes dont il n'allait pas démordre . . . Emile, pour sa part, tenait à parler sa langue aussi souvent qu'il le pouvait; chez lui, en famille, avec son frère, tout se faisait en français. Avec les "Américains," qui ne connaissaient pas sa langue, il fallait bien s'accommoder. Par contre, son frère tenait à la langue du pays. Ses expériences dans le New York et au Connecticut, loin des groupements franco-américains, l'avaient peut-être formé autrement que son aîné. Non seulement changeait-il à l'anglais aujourd'hui et à toutes les autres fois que survenait son fils, mais il n'hésitait pas à faire de même avec les étrangers dans quelque endroit public. Plus d'une fois, quand un compatriote s'approchait de lui sur le quai et se mettait à lui parler en français, Phil répondait: "*You're in America now: talk American!*"

Chacun avait ses principes. Pour Emile, la langue maternelle faisait partie de sa personne; et son être ne changeait pas avec son domicile. Ce qui est moi, pensait-il, n'est pas à cacher. Phil, par contre,

trouvait que parler une langue autre que la langue commune à tous ceux qui l'entendaient — ou qui pouvaient même l'entendre — c'était un manquement à la politesse la plus élémentaire.

Et Jim remarqua bientôt que cette différence d'opinion contribuait elle aussi à une tension montante entre frères. Une étincelle ici, une autre là pouvaient un jour faire éclater le feu dans la famille. Mais ce que l'enfant ne comprenait pas à l'époque, c'est que son oncle, en tant qu'aîné, avait été accoutumé déjà chez lui au Québec à diriger ses frères et soeurs. Mais son propre père, lui, bien que plus jeune, avait pour trop longtemps pris des décisions personnelles pour se laisser mener par son grand frère.

Mais à l'arrivée, en 1919, l'important c'est que la famille de Phil Cote était enfin établie. La maison sur la Lindsay était aussi restée dans la famille: elle serait destinée à passer dans les mains d'encore une autre génération au moins. Et Phil avait pu remplir son rêve: il était devenu pêcheur.



chapitre 7

FILS DE PECHEUR
1919-1929

Phil Cote ne connaissait rien de la pêche au homard. Mais le maître charpentier avait pu du moins se lancer tout de suite dans la fabrication des cages nécessaires à cette entreprise. Entre temps, il était essentiel de se trouver un bateau, un *homardier* comme on l'appelle. Après quelque temps, il en a découvert un qui était selon ses moyens: une barque décrépite que, grâce à ses talents de mécanicien, Phil a pu faire marcher. Il se trouva alors un quai non loin de chez son frère, où il put s'installer comme locataire. C'était un endroit assez pratique, derrière le magasin Marshall où l'on pouvait pas mal tout acheter ce qu'il fallait pour la famille comme pour la pêche: articles d'épicerie, sel pour les amorces, peinture pour le bateau, essence dans des boîtes de cinq gallons, tabac . . . et toujours ces petits bonbons d'un sou pour sucrer le palais des enfants.

Mais pour Phil, qui aimait les vieilles choses, ce quai parmi tous les autres avait un cachet spécial: le vieux bâtiment que voilà, on disait qu'il avait appartenu à nul autre que le fameux John Hancock lui-même! Que l'histoire soit vraie ou non, le nouveau pêcheur avait tout de suite aimé travailler à l'ombre de la vieille grange.

Quant à l'apprentissage du métier, Phil le ferait seul. Ce serait, comme pour son frère avant lui, un "entraînement sur la job."

Et ce fils qui avait été son fidèle compagnon pendant des samedis de temps, il ne tarderait pas, lui non plus, à recevoir son initiation maritime. Un jour, peu après l'arrivée à York, père et fils se tenaient au bord de la rivière quand un beau bateau s'approcha du rivage.

— Est-ce que le garçon aimerait monter à bord? demanda le capitaine.

Le père donna son assentiment, et ainsi Jim s'essaya pour la toute première fois sur l'eau de York. Le nom du bateau, remarqua l'enfant, c'était le *Toby*.

Mais Jim a vite appris qu'un bateau de pêche sur la mer, ce n'est ni un vaisseau de plaisir sur la rivière, ni une chaloupe à Mamaroneck par un après-midi paisible. Comme il avait accompagné son père dans le passé, le garçon avait tout de suite voulu s'aventurer de nouveau dans un vrai homardier. Un, deux, trois voyages... Mais à chaque fois l'enfant avait souffert terriblement du mal de mer! Avant longtemps donc, Jim a refusé carrément de retourner sur l'eau. D'ailleurs, pensait-il, la journée du pêcheur commence très tôt, et moi, j'ai à m'occuper de mes études... Et ainsi la grande aventure qu'il avait prévue en quittant "la civilisation" montrait également ses côtés moins glorieux.

Mais il se peut aussi que le refus de Jim recouvrait une autre découverte dans sa vie. L'enfant sensible devenait conscient que la haute estime dans laquelle il avait jusqu'alors tenu le métier de pêcheur n'était pas toujours l'opinion de la communauté autour de lui. En fait, sur l'échelle sociale le pêcheur et sa famille occupaient les barres les plus humbles: "Sale, vieux pêcheur!" c'était une expression bien commune. On aurait pu s'attendre à ce que dans un port de pêche le titre de pêcheur eût été accepté, honoré même. Mais la

réalité était toute autre.

L'enfant avait remarqué aussi que cette même échelle du village *Yankee* réservait des places encore plus basses à d'autres: d'abord on pouvait être de "sales, vieux catholiques!" Mais la catégorie la plus infime, au fin fond du tas, c'était "les sales, vieux Français!" — car c'est ainsi qu'on appelait les Franco-Américains. "*Dirty, old Frenchmen!*" Mais si quelqu'un portait à la fois les trois titres . . . ?

Soixante ans après son arrivée à York, les insultes de ces temps-là resteraient encore bien vives dans la mémoire de Jim Cote. Mais il n'aurait pas pour autant renoncé à ou même oublié son patrimoine canadien-français. Un après-midi vers la fin d'août 1979, alors que le pêcheur bien connu et aimé dans toute la région serait au travail près de sa cabane (toujours au même quai Hancock), un collègue s'arrêterait pour jaser un peu (comme ça se fait si bien entre pêcheurs). Le type en question se plaindrait des ouvriers migrants venus d'au-delà de la frontière:

— Maudit *Français* stupides! Descendent ici du Canada pour ramasser des pommes: ils ne savent même pas ce qu'ils font, et en plus ça travaille pour quasiment rien. Mais qu'est-ce que tu veux, tu les connais, ces Quenoks-là: sont pas trop fins!

L'homme fit une pause, attendant de Jim une réponse qui l'appuierait dans ses préjugés.

Mais Jim Cote, visant le bonhomme du haut de ses six pieds deux pouces, saurait bien répondre à son interlocuteur:

— Eh là, toi, je veux que tu saches que moi aussi, je suis d'origine française! Asteure décolle-toi le derrière d'ici avant que je me fâche!

Inutile d'ajouter que le pauvre type, confus et bien épeuré, décamperait sans tarder. Et ainsi, bien des années après ses premières expériences troublantes, Jim comprendrait que la haine et le préjudice ne dataient pas seulement de sa jeunesse. Mais quand même, se dirait-il, la chose était encore pire dans ce temps-là . . .

De fait il y avait, dans les années '20, toute une organisation qui vivait de ce type de haine, une société qui avait eu ses origines dans le Sud à l'époque de la *Reconstruction*, mais qui s'était bien transplantée dans le Nord, un groupe qui au cours des années avait fait trembler plus d'une minorité: le *Klu Klux Klan*.

Les *Clansmen* à York étaient assez actifs pendant la jeunesse de Jim. A chaque semaine ils tenaient une réunion secrète; régulièrement aussi ils faisaient paraître un journal, le *Fellowship Forum*, publié justement dans la maison en face des Cote; et puis, de temps à autre, ils organisaient une manifestation-parade au village.

Et cependant il manquait quelque chose de très important au *Klan* de York: l'objet habituel de son mépris et de sa violence. Si ailleurs les hommes cachés sous l'habit blanc pouvaient s'en prendre aux Noirs ou du moins aux Juifs d'une communauté, ici ils étaient privés de leurs victimes préférées. Faute de mieux donc, puisqu'il faut toujours avoir une victime, ils achalaient les catholiques!

Un soir qu'il travaillait au quai de son père, Jim a entendu des cris du côté de la passerelle Wiggly. Soudain, dans l'obscurité, il a vu le feu éclater. Mais les flammes prenaient une drôle de forme . . . C'était une croix! Le *KKK* s'était servi de son symbole terroriste classique pour épeurer une couple de familles irlandaises qui habitaient par là. Le même jeu se répéterait une autre fois sur l'ancien emplacement de la brigade près du chemin Organug.

Mais pour les gamins de York, une organisation mystérieuse comme le *Klan*, avec ses meetings, ses secrets et son costume de revenant, loin de faire peur, s'offrait plutôt comme occasion d'espièglerie. On trouverait certainement moyen de tracasser ça... L'occasion ne tarderait pas.

Chaque mercredi soir se tenait la réunion hebdomadaire du *Klu Klux Klan* de York. A l'heure convenue, une centaine d'hommes remplissaient la grande salle d'un bâtiment qui avait été ramanché d'un toit en tôle. On fermait alors la porte, confiant à un seul membre le soin de la sécurité. Il se tenait alors sur la galerie, vêtu en espèce de revenant, le costume traditionnel du *Klan*.

Le même soir, et justement vers la même heure, il y avait une autre assemblée dans ce village qui d'ordinaire ne voyait qu'assez peu d'activités sociales: dans le *town hall* on projetait à chaque semaine un merveilleux film muet. Comme la plupart des enfants du village, Jim et ses amis mettaient autant d'assiduité dans leur assistance aux vues animées que les *Clansmen* dans les activités de leur "temple." Mais pour se rendre au centre du village, les garçons (c'était une bande de six à huit gamins, tous à peu près du même âge, mais dont Jim était le seul catholique) devaient passer devant la porte de la société secrète. Le trajet se faisait à bicyclette.

Un jour ils ont décidé d'un petit jeu qui promettait d'égayer plus d'une soirée: ils feraient un raid sur le bâtiment du *Klan*. Au bout de la rue les garçons descendent de leurs vélos pour se remplir les poches de cailloux. De nouveau en scelle ils se précipitent vers la cible convenue. La place de réunion est bientôt en pleine vue. A la porte, comme toujours, se tient le garde masqué. Au moment bien précis, en passant juste devant le hall, et sans le moindre ralentissement, les guérillas lancent leurs projectiles! Le garde, lui, craignant

pour sa vie, se cache contre le mur.

Alors, comme un orage de grêle, le toit métallique résonne de maintes petites roches. La grave assemblée est interrompue. Les membres irrités (ou peut-être épeurés) se précipitent par la porte. Ils font la poursuite, garde en tête. Inutile: la bande est déjà disparue. Les garçons se promettent que ce ne serait pas la dernière escapade.

Ces interruptions gamines ne produisaient d'autres résultats que l'irritation des membres. Mais, quelques années plus tard, il surviendrait des événements qui allaient tout disloquer le *Klu Klux Klan* à York. Cette fois la source de problèmes ne serait pas externe à la société: le *Klan* mourrait de par sa propre main. Jim serait alors assez vieux pour observer et pour comprendre ces choses. Il s'en souviendrait encore vivement bien des années plus tard, et il pourrait les décrire même si la mémoire "officielle," la bibliothèque municipale, elle, avait oublié.

La plupart des gens du village étaient aussi indifférents envers la société secrète qu'envers ses activités. Mais du moment qu'ils se sont sentis, eux aussi, menacés de son pouvoir, ces mêmes citoyens ont pris position contre le *Klan*. Ce que la société n'a pas compris assez tôt, c'est qu'en territoire *Yankee* on pouvait peut-être terroriser un groupe minoritaire, mais qu'on ne touchait pas les institutions de la majorité. Alors le *Klan* allait essayer de prendre le contrôle des écoles.

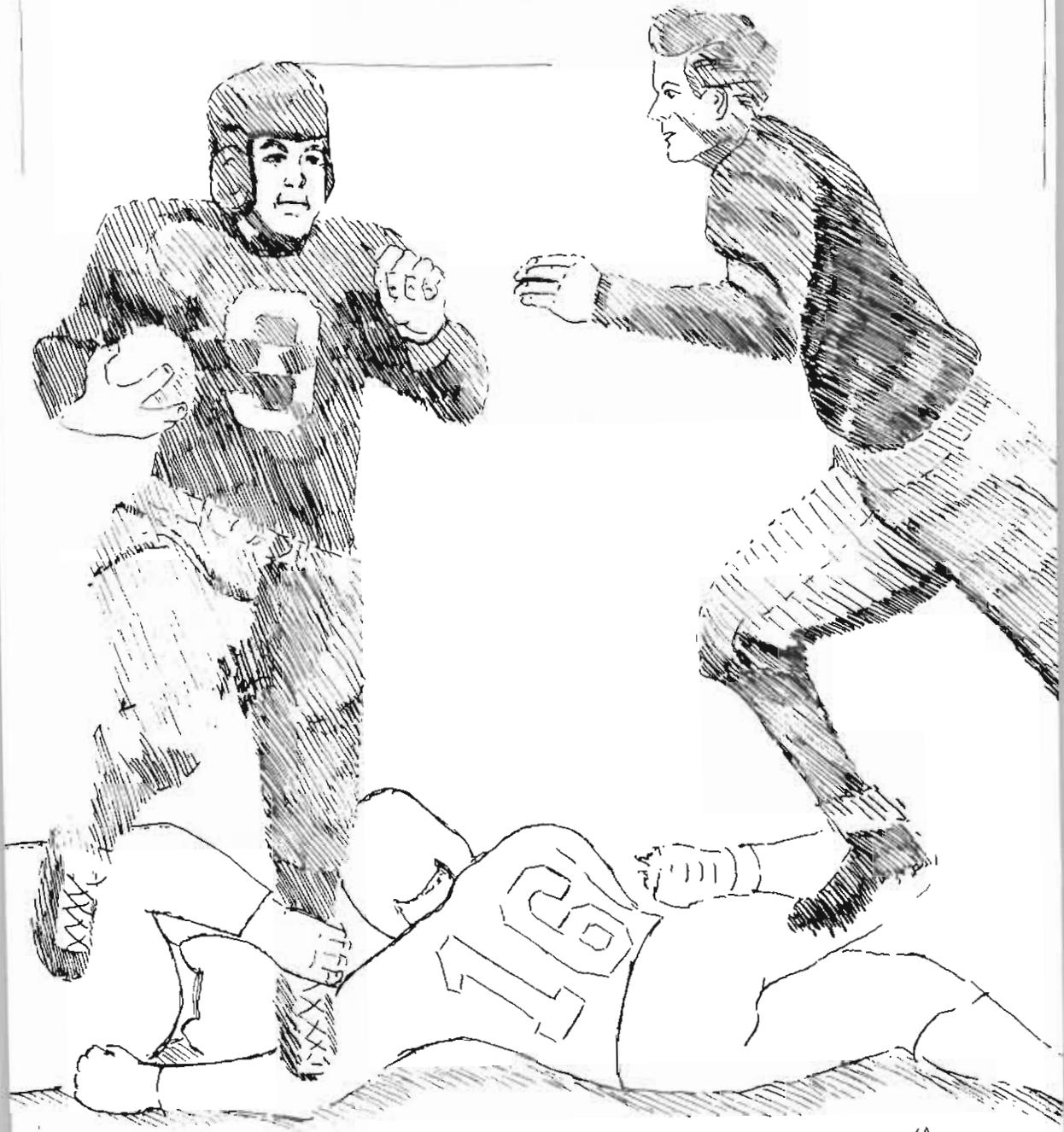
C'est entre les semestres de sa première année de *high school* que Jim Cote serait témoin d'une série d'événements qui casseraient pour jamais le *Klan* à York. Dès le mois de septembre la société avait essayé de s'infiltrer dans le système scolaire en voulant forcer certains éducateurs à devenir membre de leur groupe. Le surintendant des

écoles, lui, a résisté; le *Klan* eut suffisamment de pouvoir pour le faire déposer. Mais le défi était lancé. Les citoyens de York – comme c'est encore le cas dans les petites villes de la Nouvelle-Angleterre – tenaient mordicus au contrôle de leurs écoles. Le renvoi de l'administrateur en chef des écoles provoquait le courroux des gens.

Alors tout comme les anciens colons s'étaient tournés contre la nation-mère plutôt que de vivre dans la servitude, les citoyens de York se sont préparés à la lutte contre un ennemi de la liberté, même s'il se trouvait au sein du village. D'escarmouche, l'affaire tourna en bataille lorsque instituteurs et institutrices résistèrent, eux aussi, aux provocations du *Klan*.

Jim se souviendrait toute sa vie qu'en janvier 1925 le congé de Noël s'est prolongé de deux semaines tellement le désordre était répandu dans les écoles. La guerre a continué ensuite pendant tout le semestre tandis que trois principaux et quatre surintendants se sont succédés au village. Mais le vrai bilan ne pouvait se faire que quelques mois plus tard, une fois que les passions s'étaient apaisées. Si les victimes du côté de l'école avaient été nombreuses, les vrais perdants étaient les *Clansmen*. Les citoyens s'étaient tournés contre la société: c'en était fini dans le village de York.

Jim avait toujours aimé les sports. Une fois rendu en secondaire, étant donné la grandeur de l'athlète, c'est le basketball qu'il a découvert. Et ce jeu lui resterait toujours préféré. Il fit ses preuves et on l'invita à faire partie de la première équipe, la *varsity*. De ces joueurs on exigeait un rendement scolaire d'autant plus efficace. Mais Jim n'avait pas à s'inquiéter de ce côté: son beau talent naturel était



Y. Alien '79

complété par une assiduité et une application sérieuses à ses cours.

Mais l'automne, il n'y avait pas de basketball. Comme aujourd'hui, le sport de la saison, c'était le football. En septembre donc Jim délaissait le gymnase pour le terrain de jeu. Et là aussi on a remarqué chez lui une aptitude spéciale. Parce qu'il courait bien et qu'il savait attraper la balle, on a fait de lui une aile.

Phil n'allait jamais voir jouer son fils. Il n'avait rien contre les sports, c'est simplement qu'il n'aimait pas assister aux parties. Comme d'ailleurs il n'aimait pas aller voir les films: il n'a jamais assisté à un seul pendant toute sa vie! En somme on disait bien de Phil Cote qu'il ne faisait rien qu'il n'aimait pas.

Juin 1928. Enfin, le moment tant désiré. Après quatre années de travail, le troisième enfant de cette famille, dont les parents immigrants n'avaient jamais pu se payer le luxe d'une éducation formelle, recevait son diplôme d'école secondaire. Mais pas plus que son père avant lui, Jim n'était préparé pour un métier quelconque—à moins de poursuivre ses études . . .



BOURSE OU BATEAU
1928-1929

Il n'avait aucun plan pour l'avenir, le jeune Cote qui franchit les marches de l'estrade en juin 1928. Le diplôme entre ses mains, il l'avait bien mérité; c'était un bon étudiant qui pouvait bien s'intéresser à poursuivre ses études, mais pour qui les fonds nécessaires pour le collège manquaient toujours. Alors que faire de sa vie? Suivre le métier paternel, devenir pêcheur? Il se souvenait encore trop bien de ses expériences d'enfant: un mal de mer qu'il redoutait encore!

Mais enfin, il ne pouvait pas rester là à flâner. Le lendemain de sa graduation donc, Jim a accepté le premier emploi qu'on lui a offert: il serait commis dans une pharmacie du village. C'était du moins un commencement . . .

Mais le monde académique, lui, n'avait pas oublié le jeune athlète. Un jour il se présente chez lui deux hommes qui se disent représentants d'une certaine académie au Massachusetts. On était au courant de Jim Cote, on avait entendu parler de sa prouesse sur le champ de football et on s'était déjà informé auprès des autorités scolaires en ce qui touchait ses études. On s'était donc rendu jusqu'ici pour lui offrir en personne une bourse: on voulait tellement que Jim Cote aille poursuivre ses études là-bas qu'on était prêt à l'admettre gratuitement.

Mais quelle était cette école si généreuse? L'institution (et elle existe toujours) s'appelait *Cushing Academy*, et elle se trouvait à Ashburnham, Massachusetts, dans la région de Fitchburg, c'est-à-dire à une cinquantaine de miles au nord-ouest de Boston. C'était une de ces écoles privées qu'on disait "préparatoires" parce qu'elles préparaient les élèves d'une façon spéciale et immédiate pour le collège. Même si les cours offerts étaient du niveau secondaire, on avait aussi une cinquième année destinée aux jeunes gens qui avaient fait leur *high school* ailleurs et dont on trouvait la formation insuffisante pour passer tout de suite dans le milieu universitaire. Et c'est justement ce que ces monsieurs venaient offrir à Jim: une année supplémentaire qui le préparerait pour un cours de collège. Pour la suite, l'Académie en question se piquait d'envoyer ses diplômés dans les "meilleures" écoles. Alors, insistèrent les monsieurs ci-présents, au bout d'une année l'université Harvard elle-même ouvrirait large ses portes au fils du pêcheur.

Et en retour pour toutes ces bontés qu'est-ce que Jim, lui, devait rendre aux gens de Ashburnham? C'était simple: on s'attendait qu'il soit bon élève . . . et qu'il joue au football.

Dans ce temps-là les bourses étaient offertes uniquement pour le rendement scolaire: on n'en était pas encore aux "bourses d'athlète" comme aujourd'hui. Mais cette politique n'empêchait pas le recrutement d'un élève bien doué qui se trouvait en même temps bon athlète . . . Ainsi Jim devait prendre sa place non seulement sur les bancs de l'académie mais aussi sur le champ de football. Et cependant l'été tirait déjà sur la fin: il était vraiment trop tard pour que le jeune homme entre à Cushing en septembre de 1928. La bourse fut donc offerte pour l'année suivante.

L'été fini, Jim, qui avait enfin un but précis pour l'avenir et

pour qui un peu d'argent resterait tout de même indispensable pour payer des dépenses supplémentaires l'an prochain, entreprenait quelque chose un peu plus de son goût que la pharmacie: la construction. Il s'appliquerait au rude travail pendant toute la saison froide. Puis au printemps il pourrait se spécialiser un peu en devenant apprenti auprès d'un électricien.

Le marché était bien conclu et les préparatifs se faisaient déjà: Jim irait au collège. Mais il survient parfois dans la vie d'une personne — comme de toute une nation — des événements sur lesquels on n'a aucun contrôle et qui bouleversent les meilleurs plans. On en était donc à l'année 1929, année qui ferait à jamais époque dans les annales du monde entier.

Dès le printemps de cette année-là, l'économie nationale commença à chavirer. Avec l'arrivée de l'été, les choses n'allaient pas mieux. Mais jusqu'ici personne ne s'imaginait la catastrophe qui éclaterait dans quatre mois de temps: une dépression économique à ébranler la planète entière. Le choc laisserait même son nom à toute la décennie: on n'aurait qu'à mentionner "l'époque de la Dépression," et tout le monde comprendrait les années '29 à '39.

Or à la fin de juin on n'en était pas encore là, mais déjà les vies commençaient à être touchées par les chocs précurseurs de la grande éruption du 29 octobre. Pour aller à Cushing, même avec la bourse, il fallait de l'argent: habits, voyages, livres, petites dépenses, tout cela coûtait. Mais cet argent nécessaire, il devenait de plus en plus rare chez les Cote. D'ailleurs avec toutes les prédictions pessimistes qui s'avéraient, c'était à se demander si la famille n'aurait pas bientôt besoin de tous ses membres, travaillant ensemble pour le bien commun. Il fallait reconsidérer l'acceptation de 1928. L'idée ne plaisait aucunement à Jim; les plans tout faits seraient bouleversés.

Mais enfin il n'y avait pas à en sortir: le bon sens lui disait qu'il fallait refuser.

Jim resterait à York.

Mais du même coup toute la question de l'avenir s'ouvrait à nouveau. Cette fois, Jim saurait résoudre beaucoup plus rapidement son dilemme; en même temps qu'il s'est décidé de ne pas aller à Cushing, il faisait un choix permanent de carrière. Le premier juillet, cent vingt et un jours avant les événements de *Wall Street* qui provoqueraient maints désespoirs, Jim Cote se lançait dans la carrière qui deviendrait sa vie. Ce jour-là il est allé voir son père:

—Je n'aime pas ce que je fais comme travail, dit-il. Je voudrais bien essayer la pêche. Il y a un vieux bateau au quai: est-ce que je peux m'en servir?

Si le père se réjouissait de la décision de son fils, il n'allait pas outre mesure influencer une métamorphose si soudaine. Son assentiment se fit impassible:

—C'est bien. Vas-y!

Et puis, comme dans ce temps-là la rivière était encore ouverte à la pêche, il ajouta:

—Tu peux commencer en jetant tes cages ici même, dans la rivière.

Jim s'est tout de suite mis à l'oeuvre. Après un jour de réparation, le petit bateau était prêt. Le pêcheur néophyte s'essaya d'abord avec une trentaine de cages, réparties, comme le lui avait suggéré son père, dans la York, non loin du quai Hancock. Mais avec l'automne et

le mouvement des homards, il se rendrait jusqu'à la mer.

Le 29 octobre 1929. Le marché financier s'écroule. A l'horizon se dessine un sombre avenir pour les grands comme pour les petits. Mais du moins Jim avait un métier; et l'homme qui tirait sa vie de la mer aurait autant de chance qu'un autre à survivre – plus peut-être, car les poissons s'en fichaient bien de l'économie; ils seraient toujours là. Finie cependant la question des études: Jim Cote serait pêcheur.



chapitre 9

PECHEUR 1929-1941

La nostalgie, mot et sentiment très populaire au cours de ces dernières années, n'a jamais trop figuré dans la vie de Jim Cote. Homme toujours pratique, pour qui le moment présent importe beaucoup plus que le passé, Jim s'abandonne rarement aux souvenirs mélancoliques. Même pendant ses longues heures de solitude sur la houle, le pêcheur s'est toujours trouvé trop occupé par son travail pour rêver d'un passé bourré de joies comme de tristesses.

Mais cette attitude se comprend puisque le travail de la mer offre assez peu de moments propices à une méditation insoucieuse: en bateau il faut être continuellement sur le qui-vive. Un instant d'inattention a coûté la vie à plus d'un pêcheur! Au cours des années Jim en a vu de ces accidents! Il raconte comment des gars se sont permis un instant de distraction tandis qu'ils rejetaient une cage à l'eau: la corde suit la cage tandis que le homardier avance toujours, mais le pêcheur ne remarque pas qu'elle s'est entortillée autour de son pied. En un instant fatal il est emporté dans le froid --et le bateau continue sans son capitaine.

Sur l'eau, Jim se donne tout entier à la tâche. Il ne prend même pas le temps de manger. Les pique-niques, on peut toujours les faire avec sa famille, plus tard dans la journée sur une mer calme et dans

un bateau bien lavé. Mais au cours de la journée de travail, même le sandwich devra attendre la rentrée. Une tasse de café cependant, préparée sur le petit poêle à l'intérieur de la cabine, lui va très bien. Et le pêcheur a connu maintes journées où même cette courte pause ne lui était pas permise. C'est surtout l'hiver, quand la mer devient agitée et que le vent glacial souffle impitoyablement sur la barque impuissante qu'il doit s'appliquer cent pour cent au métier.

Malgré ce pragmatisme de Jim Cote, il lui arriverait un jour—bien des années après le début de sa carrière—d'être assis dans sa cabane de pêcheur sur le quai Hancock, et en réponse à une question posée par un visiteur, de réfléchir au choix qu'il avait fait cinquante ans plus tôt. Oui, il est vrai qu'à cause de circonstances hors de son contrôle (crise économique, manque d'argent, Dépression) Jim avait dû refuser la bourse qui lui avait été offerte. Finies les possibilités d'études avancées, de Harvard même, d'une carrière au col blanc. Mais en était-il plus malheureux? Réfléchissant un peu à la question, Jim résuma un demi-siècle d'existence dans la simple phrase: "Je pense bien que j'ai été aussi heureux comme pêcheur que je ne l'aurais été faisant autre chose!" Toujours peu incliné à pleurer sur ce qui aurait pu être, dans une autre visite Jim a complété ce petit résumé de sa vie en désignant son épouse, Alice, qui était là à ses côtés (on se trouvait cette fois chez le couple, dans la salle de séjour) et en ajoutant: "C'est la partie la plus intéressante et la plus importante de ma vie qui allait commencer!"

Le premier bateau de Jim Cote—le sien, non plus le vieux que lui avait d'abord prêté son père—n'était pas des plus ordinaires. Ce homardier (le pêcheur s'en souviendrait bien) avait vingt-quatre pieds

de long, dont dix-huit étaient recouverts de bois; ce qui donnait à chaque bout un pont d'une longueur considérable. Les avantages du bateau étaient et pratiques et esthétiques: dans une mer agitée, l'eau passait comme rien par-dessus chaque bout, et en même temps, ses lignes étaient agréables à l'oeil. Par contre, il ne laissait au pêcheur qu'un trou assez étroit pour travailler.

Malgré ces diverses considérations, la décision d'acheter ce homardier s'était faite uniquement pour une troisième raison, économique: le bateau se vendait \$150! (Aujourd'hui, dit Jim, un homardier tout neuf ne s'achète pas pour moins de \$37,000.) La barque de choix venait sans moteur, mais c'était vite fait d'en trouver un autre: pour \$10 Jim a mis la main sur un Dodge à quatre cylindres tiré d'une vieille voiture abandonnée. Comme il le ferait toujours pendant sa vie, et tout comme son fils après lui, Jim a travaillé lui-même sur cet engin, l'installant dans le bateau qu'il s'était acheté. Cinquante ans plus tard, quand il ne sortirait plus faire la pêche l'hiver, Jim passerait une partie des mois froids dans la remise en état de son Chevrolet '61.

En tout, au cours des années, Jim aurait cinq bateaux. Ce seraient toujours pour lui des instruments de travail: on se les procure, on travaille dessus, et on s'en débarrasse quand ils ne font plus l'affaire. Dans la perspective toujours pratique du pêcheur, le sentiment envers un bateau est déplacé. L'attachement aux choses, il le garderait pour sa maison: le bateau, c'est le travail, mais la maison, c'est la famille.

Le deuxième moteur, c'était un Plymouth. Et puis, ce serait désormais toujours des Chevrolets. Quant aux bateaux, Jim n'en achèterait qu'un seul tout neuf, son avant-dernier. Mais lui aussi, comme les autres, il passerait. Son dernier homardier, celui dans

lequel il monterait la rivière York par un matin ensoleillé de novembre 1979, il le nommerait en honneur de sa fille unique, Gabriëlle.

Si pendant ce premier été de 1929, l'apprenti pêcheur s'était trouvé un bateau, il lui fallait encore des cages. Comme son père dix ans plus tôt, Jim s'est donc donné à leur construction. Coupant lui-même les morceaux de bois, il façonnait la charpente dans laquelle il insérait alors les briques nécessaires pour donner du poids aux cages; ensuite il mettait en place les trois filets qu'il avait tricotés lui-même: deux dans "la cuisine" et une dans "le salon" comme l'on disait dans le métier. L'ouvrage terminé, les homards pouvaient entrer librement en quête de l'amorce sans, par la suite, pouvoir sortir de la cage. Ainsi Jim apprenait et mettait en pratique des méthodes de fabrication qui avaient longuement fait l'épreuve du temps. Il s'en servirait toute sa vie.

Mais Jim apprenait aussi dès ces premières années que même dans une profession où les manières de faire se perpétuent d'une génération à l'autre, il surgit de temps à autre des découvertes nouvelles et valables. Ainsi, après la deuxième grande guerre, une nouvelle espèce de corde devenait accessible au pêcheur: elle était faite d'une fibre synthétique dit *nylon*. Jim, loin d'être hostile envers cette nouveauté, s'empressa à l'essayer. Jamais il ne reprendrait l'attache traditionnelle, et bien des années plus tard il parlerait du nylon comme "une des plus grandes inventions pour le pêcheur."

Ainsi pour Jim le nylon a remplacé le chanvre autant dans les cordes de rattaché que dans les ficelles tricotées en filet. Au début

de sa carrière, il l'avait bien remarqué: la grande corde qui allait d'une cage à l'autre était continuellement à se casser, surtout pendant les tempêtes. L'avènement du nylon assurait maintenant une vie de presque cinq ans pour ces mêmes cordes. Quant aux filets, avant le nylon, le pêcheur passait son temps libre à tricoter, car à chaque deux mois il fallait les remplacer. Et à trois filets par cage, quand on a trois cents cages, cela fait un moyen travail! Mais avec du nylon on pouvait s'attendre à ce que le filet jouisse d'une aussi longue vie que la cage elle-même.

C'est pendant les années '30 qu'est arrivé sur le marché l'autre grande invention dans le métier du pêcheur. Il s'agit d'un instrument pour tirer les cages de l'eau. Elles avaient dû d'abord être levées directement à la main, lourd travail qui avait précédé Jim et dont il ne se plaignait pas d'avoir manqué. On avait remplacé cette façon de faire par l'invention d'un treuil, accéléré par une manivelle. Mais justement, l'ouvrage se faisait toujours avec la force des bras. C'est ainsi que Jim avait commencé.

Puis vers 1935 il s'est opéré une révolution dans la pêche au homard: quelqu'un a pensé faire travailler le moteur du bateau pour tirer les cages. Le résultat fut un haleur mécanique. Plus tard on ferait mieux encore en utilisant la pression d'huile pour lever le fardeau. Ce serait l'époque hydraulique. Mais le véritable saut s'était déjà fait vers '35 avec la première véritable mécanisation: le haleur.

Et ainsi, malgré son attachement aux valeurs et aux manières de faire traditionnelles, Jim resterait aussi toute sa vie ouvert aux changements qui rendraient la tâche plus légère et la vie plus agréable. En 1979, par exemple, il ferait essai de cages en broche — départ assez radical de sa façon de faire les choses. Il saurait ainsi apprécier de par expérience personnelle le rendement du métal vis-à-vis celui du

bois: on n'a pas à le sortir de l'eau de temps à autre pour le faire sécher; il ne se fait pas manger par les vers; il ne pourrit pas. Mais, pourrait-il aussi constater, la cage en métal est très chère! Ce n'est donc pas tout changement au cours des années qui plairait à Jim Cote. Il se moquerait du pêcheur "moderne" qui, utilisant toujours la cage en bois, ne se la fabriquerait pas lui-même, ou qui ne tricoterait pas ses propres filets. Pour Jim l'achat de ces articles essentiels au métier, c'est une paresse pure.

Il y a aussi, dans l'opinion de Jim Cote, des lois qui viennent compliquer la vie sans rendre le moindre bénéfice au pêcheur expérimenté. Quand, en 1979, l'Etat du Maine a obligé aux pêcheurs de laisser l'espace d'un pouce et cinq huitièmes entre les barreaux de la cage, c'était supposément pour protéger les petits homards. Mais après tout, Jim et ses collègues savaient bien, eux, d'après une tradition séculaire, que si l'on fait l'espace trop large, on permet un accès aux petits poissons; et en prenant de petits homards on se prive des gros qui ne voudront pas entrer dans la même cage qu'eux. Tout vrai pêcheur était alors bien en avance de la loi. "Mais la législation signale l'arrivée d'un tas de gens qui ne savent pas ce qu'ils font!" déclare le capitaine bien amariné.

Jim verrait avec les années encore d'autres changements dans la pêche au homard qui le porteraient à une sobre réflexion sur l'avenir du métier. Avec le dernier quart du vingtième siècle c'est le nombre toujours croissant de pêcheurs et surtout l'introduction de techniques rapaces et avares qu'il regarderait maintenant d'un oeil très sévère. Voilà donc une toute autre histoire que le nylon ou la mécanisation.

Il y avait pour le jeune pêcheur encore tout un autre apprentissage à faire. Si, en 1929, la première pêche de Jim s'était faite dans la rivière elle-même, dans les mois à venir il a dû apprendre à se retrouver sur la mer.

Il lui fallait aussi savoir l'emplacement des hauts-fonds traditionnels. Avec les mois et les années, il les connaîtrait tous par coeur, ces endroits de pêche. Il pourrait en réciter les noms, parfois mystérieux, parfois comiques, tels:

*Tommy Thornton's, Klackety Wang,
Strawberry Bank, The South Shore,
The Northwest Ledge, The Old Lady's Ass,
Joe Davis's, The Child's Head,
The Balk Head, Blue Bunch . . .*

Alors comment reconnaître ces lieux préférés? Il fallait suivre sur la côte des indications fidèles: maisons, bâtiments, cotes naturels. Chacun avait son nom. Les maisons, elles, qui portaient encore l'appellation d'un ancien propriétaire bien qu'il ne fût souvent qu'un souvenir historique: *Catwalder's House, Alger's House, Humphrey's House, Nichol's house*, et, dans ce temps-là, *The Marshall House*. On cherchait aussi d'autres bâtiments bien connus et facilement apercevables tels *The Church Steeple*.

Mais d'ordinaire les points de repère tombaient sur la nature: *The Spreading Oak, Middle Hill, Frost Hill, Ford's Hill . . .* Et parmi tous ces endroits bien connus, celui que le jeune pêcheur viendrait à connaître le mieux de tous, la petite montagne au nord du village, aperçue déjà de loin par les bateaux venant de l'Europe, *Agamenticus*.

Les hauts-fonds, qui se retrouvaient maintenant à l'aide de ces points de repère, avaient dû d'abord être découverts par quelqu'un.

Ce travail s'était fait à une époque où les pêcheurs sondaient le fond de la mer à l'aide d'un plomb et d'une ligne. Mais une fois acquise, cette connaissance s'était ensuite passée de père en fils, de pêcheur en pêcheur. Il fallait tout simplement entrer dans cette tradition orale à moins de vouloir réinventer tout le travail déjà fait. On n'en était pas, même lors des débuts de la carrière de Jim, au sondeur ultra-son, le sonar, qui pourrait en un clin d'oeil mesurer la profondeur de l'eau. Loin aussi était cet autre instrument électronique utilisé plus tard sur la mer, même sur certains petits bateaux de pêche, le radar.

Mais, sans s'opposer à ces dernières innovations, Jim n'en verrait jamais l'utilité personnelle. Ayant fait son apprentissage à la vieille école, il trouverait toujours ces fruits de l'électronique moderne bien superflus pour la pêche au homard. Les hauts-fonds, il les connaissait par coeur, et la mer dans les environs de York, il la possédait comme la paume de sa main. Pour Jim Cote, il n'y avait même pas d'utilité dans un compas!

Jim ne s'était jamais sérieusement intéressé aux demoiselles. La Dépression semblait s'éterniser; et comme la pêche ne rapportait pas tellement d'argent, il fallait se livrer à la tâche d'une façon encore plus dévouée. D'ailleurs comment songer à fonder son propre foyer tandis que la famille avait encore besoin de lui?

Mais au cours de l'année 1938, Jim a fait la connaissance d'une jeune fille du village qu'il n'avait jamais trop remarquée avant — peut-être à cause des cinq ans de différence dans leurs âges. Alice Fuller était née en 1916, fille de William E. Fuller, un pasteur

méthodiste, et de Violet Eldredge. Elle avait grandi dans la petite ville industrielle de South Berwick, juste à l'ouest de York.

Les Fuller avaient déménagé à York en temps pour qu'Alice soit enrôlée au *high school* du village. C'était une écolière vaillante qui aimait le travail. L'été la trouvait donc à l'oeuvre comme standardiste à York. Il fut donc tout naturel que diplômée elle continuât ce même travail à plein temps. En 1933 donc, étant donné les terribles conditions financières dans lesquelles tout le monde semblait vivre, Alice se sentait bien fière de ses sept dollars par semaine! L'argent ne lui était pas d'une petite importance, d'ailleurs, maintenant que son père était mort: Alice devenait le principal soutien de sa maman.

Quand Jim et Alice se sont rencontrés, le jeune homme ne pouvait réclamer autre titre dans la société que celui d'un honnête travailleur. Le pêcheur n'avait guère progressé sur l'échelle sociale depuis le début du siècle. Bien des années plus tard, quand on lui demanderait ce qui l'avait donc attirée à son futur époux, Alice dirait en riant: "Ses belles voitures!" Semble-t-il que le jeune Jim Cote savait non seulement ramancher les bateaux usagés mais les vieux "chars" aussi!

Trois ans après leur rencontre fortuite, l'amitié de Jim et d'Alice s'était épanoui bel et beau de sorte que les fiançailles ont été annoncées.

Entre temps, la guerre s'était déclarée. Les acteurs d'un second conflit mondial entraient en scène: la souffrance recommençait. Mais le pêcheur, jusqu'ici héros d'aucune paix comme d'aucune bataille, serait en mesure d'aider son pays d'une façon spéciale: le fruit de son travail pouvait contribuer à nourrir un peuple. Ce faisant, le poisson, lui, allait connaître une vague de popularité toute neuve qui, même

si elle n'enrichissait pas le pêcheur, du moins signalerait-elle pour lui le début d'une ère nouvelle.

L'achat de la viande, au cours de ces années de guerre, était contrôlé par le gouvernement. Mais tandis que celle-ci était rationnée, le poisson—y compris le homard—ne connaissait aucune restriction imposée par la carte d'alimentation. Tout à coup, aux yeux de la société, le pêcheur vallait bien quelque chose. Ce métier commençait à faire du bon sens.

Et puisque le pêcheur contribuait à ce qui s'appelait "l'effort de la guerre," il avait droit à toute l'essence dont il avait besoin. C'était déjà beaucoup puisque l'essence aussi était rationnée pendant ces années-là. Il manquerait quand même au pêcheur entre '40 et '45 les matériaux nécessaires à la récupération de ses cordes et de ses cages. Mais en général le travail a pu se poursuivre régulièrement.

Et si, comme le veut la loi de l'offre et de la demande, cette nouvelle popularité du homard allait apporter une certaine hausse des prix, peut-être pourrait-on songer au mariage... C'est ce qu'Alice et Jim ont fait en 1941. Et ils pouvaient même contempler l'achat d'un morceau de terrain pour la construction d'une maison.

Le mot s'était répandu au village que le fils de Phil Cote cherchait une propriété. Un jour la dame qui tenait le magasin Marshall's eut des échos de cette rumeur. Le père Marshall, lui, avait tellement bien réussi dans les affaires qu'il avait pu mettre la main sur plusieurs beaux morceaux de terrain à travers le village. Mais il était décédé il y a quelque temps, et les affaires étaient passées entre les mains de sa fille, Catherine. Un jour donc Mlle Marshall vient trouver Jim:

— J'entends dire que tu vas te marier. J'aimerais te vendre un bout de terre pour ta maison.

— Vous n'avez rien qui me plaît, répond le jeune homme.

— Eh bien, reprend la dame, il m'appartient je ne sais combien d'arpents de terre dans les alentours. Je suis certaine qu'il y a quelque chose dans tout ça qui serait de ton goût. Prends, par exemple, le beau terrain pas loin de chez tes parents, derrière chez Ethel Bragdon . . .

Surpris et soudain intéressé, Jim voulut en savoir plus long.

— Vous avez quelque chose là-bas?

Mais oui, il connaissait le terrain: sur le chemin Lindsay, entre la maison paternelle et le village, la propriété qui bordait et le bel étang historique dit Barrell's Mill Pond et le beau, grand champ qui portait le nom de son propriétaire, T.E. Huidekoper. Et tout à coup, Jim revoyait un petit garçon de huit ans traverser en toute hâte ce même champ en quête de "la rivière" . . . Oui, il était intéressé. Oui, il irait voir. Tout de suite. La neige? Qu'importe, on mettrait des raquettes.

C'est ainsi que le jeune Cote et sa future épouse sont montés voir la propriété en question. Et justement, comme il neigeait très fort cette journée-là, le couple a dû s'aventurer sur la poudre blanche à la manière des Indiens. Ils ont quitté le chemin, passé les deux maisons blanches, pour parcourir en raquettes les deux arpents entre l'étang, le mur en pierres et la propriété voisine.

C'est au fin fond de ce terrain qu'ils ont trouvé un bosquet de beaux bouleaux blancs. Jusqu'ici Alice n'était pas enchantée de ce

qu'elle voyait. Mais pour elle, les bouleaux à eux seuls rachetaient le tout. L'excursion finie, Jim s'en est retourné au magasin. A quel prix vendrait-on la propriété?

— Il y a trois lots là-bas: faut que j'aie \$350 le lot, repris la marchande.

Alors Jim a pensé à son affaire. Sa réponse reflétait ses calculs et les économies du couple.

— J'en prendrais un lot et demi.

Le marché fut conclu. Le premier lot avait 360 pieds de profondeur par 180 de largeur. Avec une autre moitié, Jim et Alice étaient maintenant propriétaires d'un terrain assez considérable pour une propriété de village.

Bien que l'argent manquât pour acheter tout de suite la propriété entière entre la Lindsay et l'étang, Jim voulut ajouter un petit mot pour se le garantir.

— Tu viendras me voir n'importe quel temps que tu le voudras, répondit Kate Marshall.

Comme toujours, Jim Cote a payé son terrain en argent comptant. C'est un principe auquel il tiendrait toute sa vie: on ne se paye pas le luxe de ce qu'on ne peut pas acheter *cash!*

Malheureusement l'histoire de l'autre moitié du terrain ne serait pas aussi heureuse que la première. L'année suivante, Jim — argent en poche — est retourné voir Mlle Marshall.

—Pas cette année, lui a répondu la dame. Mes impôts sont déjà trop hauts pour que je vende encore de la propriété.

L'année suivante, il essaya encore:

—Non, cette année non plus. Je te le dirai quand j'aurai besoin d'argent.

Mais la bonne dame commençait à ressentir les effets de la sénilité. Bientôt une nièce est entrée en possession de la fortune Marshall, et le reste de la propriété entre le chemin Lindsay et l'étang a été vendu . . . à un autre. Eventuellement Jim a pu en récupérer un morceau, mais le prix avait doublé.

Le marché était conclu cependant, et pour l'instant Jim et Alice se trouvaient fort heureux. Au printemps Jim entreprendrait la construction d'une petite cabane qui servirait de maison à la famille pendant deux ans, devenant par la suite l'atelier du pêcheur.

Un des premiers projets à entamer fut la conduite de l'eau. Le village de York fournissait l'eau à ses citoyens, mais la propriété Cote se trouvait à une bonne distance du chemin: le propriétaire, devait s'y rendre. Jim s'est donc mis à creuser un fossé jusqu'à la Lindsay où l'on brancherait sur la conduite principale. Un vieillard assis sur le perron de la maison blanche au coin de la rue lui assura que la terre serait sableuse et donc très facile à pelleter. Trois cent soixante-deux pieds plus loin, Jim pourrait lui répondre que oui, les derniers vingt-cinq pieds près du coin étaient sablonneux, mais que pour les autres trois cent trente-sept, chacun des cinq pieds de profondeur était des plus difficiles!

La construction, elle aussi, avançait. Le 11 mai, c'était l'anniver-

saire de naissance d'Alice; le 12, Jim terminait la cabane. Et deux jours plus tard, dans le village de Kittery, à quelques miles au sud de York (il n'y avait pas encore d'église catholique chez eux) le vieux père Patrick F. Flanagan de la paroisse Saint-Raphael présidait aux noces d'Alice Fuller et de James Joseph Cote. Ce serait, au dire de Jim bien des années plus tard, le début de "la partie la plus importante de ma vie, ce moment où j'ai épousé Alice."

Les noces avaient été toutes simples. Après la cérémonie on se retira chez la mère et le père Cote. La mère et le frère d'Alice faisaient aussi, bien sûr, partie de la fête. Mais, comme la gribouille entre frères continuait, les "autres Cote" de York étaient absents.

Jim avait—on pouvait bien s'en douter—une voiture. Alors le jeune couple se mit en route pour Cape Cod. La lune de miel fut de courte durée: à New Bedford il faisait tellement chaud que les nouveaux mariés ont décidé de rentrer tout de suite à la maison. Mais arrivés à York, la température avait changé de façon dramatique. C'est par un temps froid et orageux de printemps que Jim et Alice se sont installés dans leur modeste cabane.

Ceux qui peuvent prédire l'avenir sont rares. Qui aurait pensé en 1918 qu'une vingtaine d'années plus tard le monde serait à nouveau plongé dans une guerre mondiale? Et en 1941 qui aurait osé prédire qu'en moins d'un autre vingt ans l'arpent et demi acheté pour \$525 aurait doublé bien des fois en valeur? Et qui aurait pu s'imaginer que le homard, cet humble poisson qu'il était encore au début de la deuxième guerre, allait devenir un met recherché, la nourriture bien souvent des riches? Et qu'en tout cela, l'humble pêcheur d'antan bien que pas encore enrichi lui-même, se trouverait du moins quelque peu rehaussé dans les yeux du monde?

chapitre 10

BIG JIM 1941-1977

En décembre 1943 on s'attendait chez les Cote à l'arrivée d'un petit cadeau tout à fait spécial. Le père Noël a retardé un peu, mais deux jours après la fête le cadeau promis est apparu dans la personne de James Joseph Cote, fils, premier enfant d'Alice et Jim.

La petite cabane en haut de l'étang devenait de plus en plus étroite. Avec deux personnes, passe encore. Mais vivre deux adultes et un bébé dans une seule pièce, ça donnait certainement envie d'entreprendre la construction de la maison qu'on s'était longuement promise. Et Alice trouvait, qu'avec les fenêtres bloquées de gros rideaux épais pour empêcher la lumière de sortir, la cabane semblait plus petite encore. Mais la guerre continuait toujours et les rideaux de raid aérien étaient de rigueur.

L'hiver . . . temps le plus difficile et le plus dangereux pour le pêcheur. Aujourd'hui, par ce jour ensoleillé et paisible de la fin de novembre 1979, il est difficile de s'imaginer la fureur qui peut parfois bafouer cette même mer. Bien que la tempête ne soit étrangère à aucune saison de l'année maritime, c'est surtout pendant les deux ou trois mois de l'hiver, tandis que dort tout le restant de la nature, que,

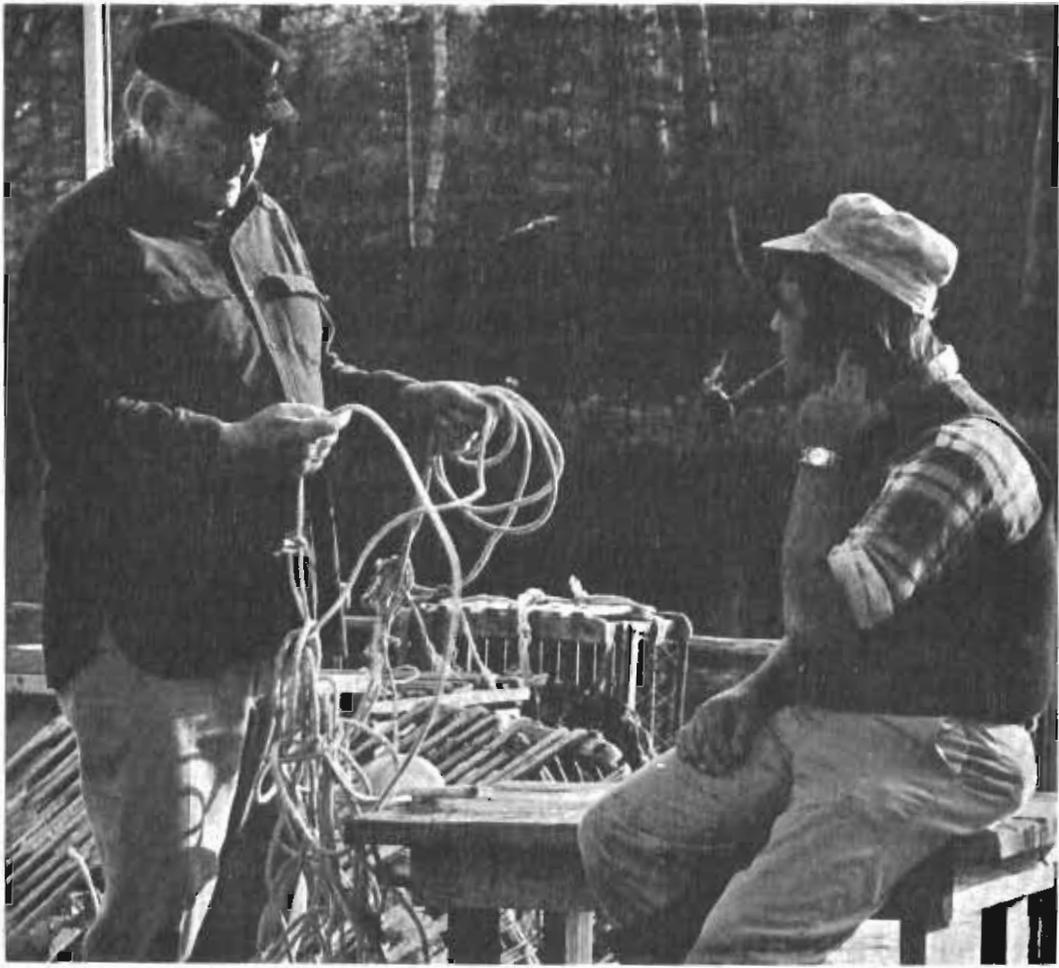
telle une bête endormie sortant affamée de son hibernation, elle se réveille et réclame ses victimes.

D'ordinaire pendant la saison froide, le pêcheur peut se prévenir contre les tempêtes en pleine mer en consultant, dès le matin, le baromètre et la radio. Mais il lui arrive aussi par un jour tranquille et clair de quitter le port comme de coutume en gagnant, à une dizaine de miles, les hauts-lieux de la pêche hivernale. Ce n'est que là, une fois repris le travail du jour, qu'à l'horizon se laissent discerner les petits nuages blancs trop bien connus. Le pêcheur sait que la tempête ne tardera pas. Il aura juste le temps — il l'espère — de rentrer chez lui. Et si le vent est du nord-ouest? Son expérience lui dit qu'il n'a surtout pas de temps à perdre: un *nor'easter*, on ne joue pas avec ça!

Mais il est arrivé à Jim, comme à tout autre pêcheur, de se faire prendre de temps à autre.

Déjà le vent commence à se faire sentir. Rapidement, le pêcheur dispose des cages là où il se trouve. Et tandis que l'eau rejaillit déjà en éclaboussures, le homardier se retourne tant bien que mal dans la direction de York. Son pont est inondé; le pilote ne voit plus à travers le pare-brise; le bateau n'est qu'un simple jouet bousculé par une force terrible. Tout gèle; la glace se forme jusque sur les habits du pêcheur. Parfois, si le vent frappe juste bien, une fenêtre éclate.

Et cependant, malgré le péril de la situation, Jim demeure calme. Chez lui, sa femme aussi a observé attentivement ce changement de température. Mais, pas plus que son mari, ne s'inquiète-t-elle. Chacun est accoutumé au péril: le pêcheur, lui, connaît son métier; et sa famille se fie à son bon jugement.



Avec les années, Jim a connu maintes aventures de la sorte. Toujours il en est sorti sain et sauf. Une fois, cependant, en plein hiver, il est tombé à l'eau — lui qui n'a jamais appris à nager! Heureusement se trouvait-il en ce moment à côté du quai.

Ses gros habits d'hiver sont vite imbibés, et la pesanteur gêne ses efforts pour attraper le quai. Il crie. (L'homme qu'il avait remarqué en haut l'entendra peut-être?) Jim se débat. Soixante secondes. Il s'aperçoit d'une corde attachée au quai. Désespéré il essaie de l'attraper. (L'homme là-haut a enfin entendu les cris, mais il se méprend de la direction du son: il se lance de l'autre côté.) Jim sait bien qu'une eau glaciale ne laisse au corps humain que quelques minutes. La victime sera sitôt frappée d'hypothermie. Il se souvient que les marins combattant dans la mer du Nord ne portent même pas de veste de sauvetage: elle ne sert à rien puisque celui qui tombe dans cette eau est perdu dans l'espace de quelques secondes.

La mer à York ne connaît pas ce froid extrême, mais le pêcheur reconnaît tout de même que chaque seconde le rapproche de la mort. Dans un dernier effort gigantesque alors, Jim fait appel à toutes les forces qui lui restent. Il se lance vers la corde et l'agrippe. Il se tire de l'eau. A la fois tremblant et engourdi, Jim pose les deux pieds sur terre. Son épreuve n'a duré qu'une minute et demie, peut-être deux. Il y a presque perdu la vie.

Dans la carrière du pêcheur, les dangers sont omniprésents. Mais malgré tout, malgré aussi dans ces années-là les exigences imposées par la guerre, la petite famille se tire d'affaire. Et même, en épargnant ici et là, on arrive à faire de petites économies. Ainsi le couple entreprend la construction d'une maison.

Jim avait d'abord creusé la cave—à la main. Mais, même avec toute la bonne volonté au monde, il lui fallait des matériaux pour construire. Comme de coutume, Jim n'achetait jamais rien sans avoir en main l'argent pour payer. Par contre, en temps de guerre, les matériaux eux-mêmes n'étaient pas toujours disponibles. La solution était d'acheter selon l'accessibilité des objets—surtout en cas de solde. Heureusement Jim avait trouvé, tout près de sa propriété, une grange vide, appartenant à la famille Booty. Oui, le propriétaire était d'accord que les Cote se servent du bâtiment comme entrepôt.

Ainsi le jour où les fenêtres se vendaient à bon marché, Jim est allé acheter toutes celles qu'il lui fallait pour la maison entière. Bien sûr qu'aucune structure n'existait en ce moment pour accueillir les fenêtres. Peu importe, on les installerait un jour . . . En attendant, en dépôt dans la grange à Booty! Même procédé pour les portes (ces belles portes dites "chrétiennes" qu'on voit encore aujourd'hui chez Jim et Alice: achetées pour \$12 chacune, on ne les remplacerait pas pour cinq fois ce prix), pour le bois franc utilisé sur les planchers, et ainsi de suite. Tout était emmagasiné.

Le bois de construction ne se vendait pas cher dans ce temps-là: \$22.50 pour mille pieds de planches. Vingt-cinq ans plus tard on paierait de quatre à cinq cents dollars pour le même montant de matériel. Et cependant, même ce prix, qui nous semble très modique aujourd'hui, n'était pas facile à payer pour un jeune couple au début des années '40. Par-dessus le marché, le bois lui-même n'était pas toujours disponible.

C'est ainsi que Jim Cote, tout comme son oncle et son père avant lui, est allé se trouver du bois "seconde-main" pour construire sa maison. Le pêcheur savait que le chemin de fer de York, bien que discontinué depuis quelque temps, avait laissé des reliques d'une

autre époque, tel le beau pont à *Brave Boat Harbor*. Cette structure en bois se trouvant dans un petit bras de mer n'était accessible que par l'eau. Et cependant elle ne demandait qu'à être démontée et utilisée de nouveau. Jim est donc parti en bateau pour le petit havre entre York et Kittery, endroit que les pêcheurs de la région prononcent *Bra'Boat*. Cette fois sa prise ne serait pas le homard mais le bois.

Le matériel pouvait être gratuit, le travail n'était pas pour le moins exigeant. Défaire le pont, c'était de la grosse ouvrage. On l'avait construit en poutres de pin dur, huit pouces par douze, chacune d'une pesanteur à écraser un homme. Il fallait d'abord démancher chaque morceau pour ensuite le descendre jusque dans le homardier. Heureusement que le *Jonesport* de quarante pieds que Jim avait à l'époque pouvait supporter de tels voyages. Le capitaine remontait alors lentement la côte. Une fois rentré au port, il devait encore décharger le bateau et tout charrier jusqu'au terrain de construction.

Même rendu, la préparation des pièces n'en était qu'au début. La charpente d'une maison n'exige pas des douze par douze: en sciant les poutres massives, Jim en tirerait meilleur avantage. Plusieurs années auparavant, son père avait acheté, chez un fermier des alentours, *une vieille scie à moteur*; il s'en était servi pour couper le bois de corde. C'est ce même outil que le père passa au fils, pour qu'à son tour Jim l'utilisât pour tirer de ses poutres des pièces maniables.

Et ainsi le travail de préparation continuait: démolition, transportation, sciage. Mais les résultats, dirait Jim, en ont valu la peine. Cette méthode lui fournirait, à un moment où l'on ne trouvait pas facilement de telles pièces, toutes les traverses, les poteaux de coin, ainsi que tous les deux par quatre nécessaires pour la charpente.

Heureusement que pour la main d'oeuvre, Jim n'était pas seul: il avait l'aide d'un maître charpentier âgé de cinquante-huit ans. Le père Cote avait depuis longtemps abandonné son ancien métier, mais pour un projet comme celui-ci il était prêt à reprendre le marteau.

Enfin, au début de juin 1944, à force de travaux le soir et les fins de semaine, le squelette entier y était. Et il y avait en plus deux pièces de terminées, dont la cuisine avec son poêle en place et l'eau chaude au robinet.

La petite famille de trois, par contre, se sentait de plus en plus coincée dans l'unique pièce de la cabane. Un dimanche après-midi donc Jim et Alice se décident: on s'installe tout de suite! Ils s'en vont chercher leur gros lit mis en dépôt, lui aussi, chez une voisine. Mamie Baker, leur avait permis de déposer chez elle leurs meubles "en attendant." C'était facile de trouver ce qui leur appartenait: Mamie, c'était une personne qui aimait l'ordre; elle avait bien indiqué avec une craie l'espace précis dans lequel les Cote déposeraient leurs effets.

Ayant donc déménagé quelques meubles dans les deux pièces, le jeune couple a alors averti la famille. Le père Cote s'est tout de suite opposé à ce déplacement prématuré: "La maison n'est pas terminée," objecta-t-il. "Et l'escalier principal n'est même pas en place: il faut se servir d'une rampe pour entrer. Une femme, ça va se faire mal là-dessus!" Mais il était trop tard; l'on était déjà installé. D'ailleurs Phil Cote oubliait que lui aussi avait été aventureux, qu'il en avait eu, lui aussi, des folies de jeunesse. . .

Le travail continua, et par la fin de l'été, Jim et Alice habitaient une maison substantiellement terminée. (*Substantiellement*, parce

qu'aucune maison que l'on construit soi-même n'est jamais vraiment "terminée" comme on la veut. Après tout, ça prendrait un autre trente-cinq ans avant que les Cote ajoutent un solarium au côté sud de leur demeure.) Le projet leur avait coûté \$3,500. Et, comme on le devine bien, il était tout payé. "Les choses ont changé!" pourrait constater Jim en 1979. "Aujourd'hui on m'a offert \$80,000 pour cette maison-là!"

La Guerre traînerait encore pendant un an. Enfin, en août 1945, c'était finie. Le monde entier annonçait le début d'une ère nouvelle. Alice Cote aussi se souvient de cette année-là: non seulement les gros rideaux épais ont pu enfin s'enlever des fenêtres de la maison, mais aussi elle pouvait sortir—en auto. "Jim m'a trouvé une voiture de la pré-guerre qu'il paya \$125," explique-t-elle aujourd'hui avec un sourire. "C'était vraiment bien! La guerre était finie: on pouvait avoir de l'essence. Je mettais le bébé sur le siège d'en arrière et je partais! J'étais bien déjà—comme l'on dirait aujourd'hui—une femme libérée!"

Le "bébé" en question, c'était une petite fille—la seule dans cette famille qui verrait en tout quatre enfants. Elle était née le 3 septembre, et on l'avait nommée Gabrielle.

Bien établis maintenant dans leur nouvelle maison, Jim et Alice seraient donc prêts à accueillir les deux autres enfants qui leur naîtraient au cours des six prochaines années: Christopher, en 1949; et Matthew, l'année suivante.

Les petits étaient la joie de leur grand-père. Et cependant, Phil Cote (qui travaillait toujours) n'allait pas bien. Un jour auprès du quai, alors que le pêcheur s'occupait de ses cages, son ami et voisin le Docteur Helmes est descendu jaser. Le bon médecin s'était retiré, lui,

quelques années avant, et il aimait flâner près de l'eau. Ainsi avait-il déjà remarqué la plaie qui s'était formée sur la lèvre de son vieil ami. Aujourd'hui il s'était décidé d'aborder le sujet quand même épineux.

—Moi, je pense que c'est du cancer, Phil. Il faut que tu fasses traiter ça!

Phil n'en croyait rien au début. Il consentit enfin de subir un examen médical. Les tests se sont faits. Positif! Il faudrait affronter l'ulcère cancéreux avec la médecine la plus contemporaine.

Mais les traitements n'ont pas suffi, et les docteurs ont décidé qu'il fallait opérer. Phil s'est donc rendu à Boston, pour entrer à l'hôpital *New England Baptist*.

La chirurgie par contre fut un succès complet. Phil n'aurait plus à s'inquiéter du cancer. Le patriarche s'est remis complètement, et il semblait prêt à entreprendre ses soixante-dix ans avec vigueur.

Comme toujours, il aimait manger—surtout les desserts. Et cependant il ne prenait rien entre les repas, ce qui explique peut-être la bonne forme dans laquelle il s'est toujours gardé. Mais avec les années, la retraite, du moins partielle, devenait inévitable. Un jour Phil Cote ne pouvait plus sortir en bateau; il n'y avait que Jim—Big Jim—qui partait du quai Hancock. Mais le père restait tout de même actif. La pêche, il la faisait à la ligne—comme autrefois dans le New York—assis près de sa cabane de pêcheur.

Et de plus en plus, à cette époque, c'étaient les petits-enfants qui semblaient lui apporter le plus grand bonheur. Il les assoyait sur son genou et—souvenirs d'une jeunesse lointaine—il leur chantait quelque chose en français. Le soir, Phil Cote lisait son journal. Par

contre, pas plus qu'hier, n'allait-il aujourd'hui au cinéma. C'était clair: "Je ne fais pas ce que je n'aime pas!"

Il y avait cependant quelque chose qu'il aimait—ou du moins qu'il avait aimé—sans y avoir touché depuis de longues années. Il y avait aussi une promesse à laquelle Phil avait tenu pour un bon trente-cinq ans, mais qu'il allait lâcher après son opération. Pour une raison ou autre—on ne saura jamais préciser—de retour de Boston, la pipe, fidèle compagne depuis des années, serait remplacée par la cigarette.

Abus physique irréparable ou concession anodine? Selon celle qui avait obtenu la promesse avant de déménager, la décision tuerait son mari. Mais le lui dire ne servait à rien.

Et cependant, c'est Sarah Cote qui est partie la première. Le 19 mai 1961 elle quitta ce monde. Elle avait soixante-quatorze ans. Inséparables dans la vie, son mari la suivrait à la tombe dans six mois.

Le 15 décembre de cette même année Phil Cote, âgé de soixante-quinze ans, fut emporté par l'emphysème. Sarah et Phil reposent ensemble dans le cimetière de York, derrière l'ancienne église congrégationaliste au centre du village, sous l'horloge qui sonne les heures le jour et la nuit.

Il restait au foyer paternel une fille, Rita, qui était demeurée prendre soin de ses vieux parents. C'était la plus jeune, celle qui était montée à York dans les bras de sa mère. Mais peu après, à l'âge de quatre ans, l'enfant avait contracté une maladie qui ferait encore pendant de longues années, toujours sans distinction d'âge ou de condition, de nombreuses victimes. Rita souffrirait toute sa

vie de cette même paralysie qui, deux ans après l'avoir atteint, se jetterait aussi dans les membres d'une bien fameuse victime, Franklin Delano Roosevelt. Le nom de ce mal redouté: la polio.

Mais tandis que les affligés de la poliomyélite mouraient bien souvent de leur affliction ou bien, s'ils survivaient, ils tombaient dans le désespoir, Rita, toute privée qu'elle fût de l'usage de ses jambes, apprendrait de nouveau à marcher. Même si ça voulait dire des armatures orthopédiques et des béquilles. Fière comme ses ancêtres, elle gagnerait alors elle-même sa vie. En plus et à travers tout, Rita développerait un talent naturel, la peinture. Et un jour le garage de la propriété paternelle, elle en ferait sa salle d'exposition. Une enseigne sur ce bâtiment inviterait la visite des amateurs de l'art: *Rita Coté/ Gallery*.

Quant à lui, il n'y avait aucun doute que Jim avait perdu son père à cause de la cigarette. Et jusqu'alors le fils fumait aussi. On en était aux années '60, et une campagne anti-fumage nationale commençait à s'organiser. Jim réfléchissait aux arguments proposés contre la cigarette, et il songerait au sort de son père. Enfin, en 1970, le pêcheur s'est décidé. C'était fini. Plus de cigarettes. Pas même de pipe. Pas de fumage du tout!

Les années passaient. Il y eut des changements ici et dans la pêche—appareil hydraulique, cages en fer, nouvelles lois, et même une querelle entre les deux états voisins, le Maine et le New Hampshire, sur la frontière maritime qui les sépare et donc sur l'emplacement de cages permis par la loi aux pêcheurs des deux états. Mais le train quotidien et les façons de procéder semblaient essentiellement

demeurer les mêmes.

Oui, les lois s'étaient multipliées, mais c'était à cause du nombre croissant de pêcheurs: plus de bateaux, plus de cages, plus de homards de pris. Tout cela exigeait plus de contraintes légales. D'abord on avait exclu la pêche de la rivière elle-même. Ensuite fallait-il guetter la longueur (ni trop grand ni trop petit), le nombre, et même le jour de la pêche puisque dans le Maine le travail dominical serait un jour proscrit aussi.

Mais les lois de la nature, elles, ne changeaient pas. Le pêcheur pouvait se fier aux actions des homards. A chaque année avait lieu la migration hivernale vers les eaux plus profondes, signalée aux pêcheurs qu'eux aussi devaient sortir un peu plus loin qu'hier. Ainsi pendant les mois de janvier et de février les homards se rendaient de cinq à dix miles de la côte, cherchant refuge dans les eaux plus profondes et plus chaudes.

Puis à chaque année le printemps signalait la rentrée des crustaciens. Et alors, vers les mois de juin et de juillet, le homard réalisait de nouveau sa transformation annuelle: c'était le moment de se débarrasser de sa vieille coquille pour en prendre une neuve, plus en mesure d'une taille agrandie. C'était justement aussi le moment désigné par la nature pour la préservation de l'espèce. La femelle, pendant un bref dix à quinze minutes, dénudée qu'elle était de sa coquille, serait fécondée par son partenaire. Pendant toute une année alors elle porterait jalousement ses oeufs sous la queue.

L'année suivante, avant que se répète le rituel de la mue, les oeufs seraient lancés comme ça dans l'eau pour achever tout seuls leur transformation en petits homards. Cette nouvelle génération, il fallait la laisser grandir: c'est la raison pour laquelle le pêcheur

rejetait à l'eau un poisson qui n'avait pas atteint la grandeur légale. Et la petite bête grandirait rapidement; deux ou trois fois l'an, le jeune homard se déferait de sa coquille afin de permettre l'expansion. Et ainsi le cycle continuait.

Le pêcheur était devenu, à l'école de la mer, étudiant des lois de la nature. Il les comprenait. Il avait aussi envers la grande profondeur silencieuse un profond respect. Est-ce qu'à l'avenir tous ceux qui travailleraient ces eaux connaîtraient des sentiments semblables?

Puisque la vie du pêcheur était jointe à celle du homard, elle suivait, elle aussi, un rythme foncièrement régulier. Mais Jim gardait aussi une conscience perpétuelle qu'il lui fallait être prêt à tout. Si les tempêtes n'arrivaient pas à ébranler le courage de Cote, elles lui apportaient toujours un surplus de travail. Surtout pendant l'hiver il arrivait aux cordes—même faites de ce nylon remarquable—de se rompre net. Ainsi les bouées et les cages se perdaient. Par exemple en 1977, au cours d'une seule tempête, Jim perdrait trente cages.

Par contre il y avait aussi de temps à autre des "pertes" attribuables aux hommes. Pour ses bouées, chaque pêcheur choisit des couleurs qui désormais l'identifieront parmi tous les pêcheurs des environs. Et ces couleurs sont bien inscrites par l'état sur le permis livré à chacun.

Pendant ses premières années, Jim Cote se faisait reconnaître à deux couleurs, noir et blanc. Mais quand apparut sur le marché une peinture florescente, il échangea le noir pour un orange beaucoup plus visible. Et dès lors les bouées aux couleurs très vives étaient bien connues dans les parages.

En plus de cette marque distinctive, et puisqu'il n'y a rien qui empêche de prendre les mêmes couleurs qu'un autre — pas de *copyright* maritime donc — les bouées de Jim étaient doublement inscrites par des signes brûlés dans le bois lui-même: d'abord les initiales du pêcheur, puis le numéro qui lui est assigné par l'état. Sur une bouée de Jim on lit donc: *J.J. Cote* et le numéro *2209*, chiffre qu'il détient depuis 1929.

Et cependant, malgré tout cela — ou peut-être à cause de cela — il arrive qu'un pêcheur trouve un jour ses lignes mystérieusement coupées.

Jim a vite appris que d'ordinaire les "pertes" en question, ce n'était pas des accidents, mais bien plutôt le résultat d'une vendette, d'une jalousie professionnelle. Il y avait même certains individus qui avaient acquis parmi leurs collègues la louche réputation de *hatchet men*. Mais toujours fallait-il les prouver coupables... Entre pêcheurs, cependant, on semblait toujours, avec le temps, découvrir l'identité d'un responsable.

Une fois donc, Jim s'était fait couper les bouées à son tour. Pas longtemps après, un type bien connu dans la région se trouvait à York parmi d'autres pêcheurs. Malheureusement pour lui, il avait consommé un peu trop d'alcool. Dans son ivresse, Charlie (puisque c'était son nom) s'est mis à se vanter de ses exploits, au nombre desquels il ajouta celui-ci: "C'est moi qui ai coupé les lignes de Jim Cote!" Le mot n'a pas tardé à se répandre. *Big Jim* en a eu, naturellement, des échos; et le soir même, il est venu affronter le vanneur. L'ivresse a vite disparue quand l'homme s'est senti soulevé de terre. Ainsi suspendu au bout du bras, le coupable fit sa confession et professa une contrition parfaite. Non seulement que Charlie n'a plus recommencé, mais on ne toucha plus aux trappes de Cote —

presque.

Mais si, au cours des années, Jim est venu à mériter le respect de ses collègues, ce n'est pas uniquement à cause de la force physique de l'ancien athlète. On savait aussi que le pêcheur de *Hancock Pier* avait bien appris son métier et qu'il connaissait—peut-être mieux qu'aucun autre—la région de York.

Un jour de grand brouillard il est arrivé un incident qui a confirmé cette réputation de savoir-faire. C'était au printemps de 1972. Un temps soupe-aux-pois couvrait la mer depuis la matinée: ç'avait été une de ces journées écrasantes où le pêcheur n'avait pas pu se permettre même le moindre moment d'inattention. Donc pas même de café de la journée! Le travail enfin fini, c'est avec précaution que Jim rentrait au port.

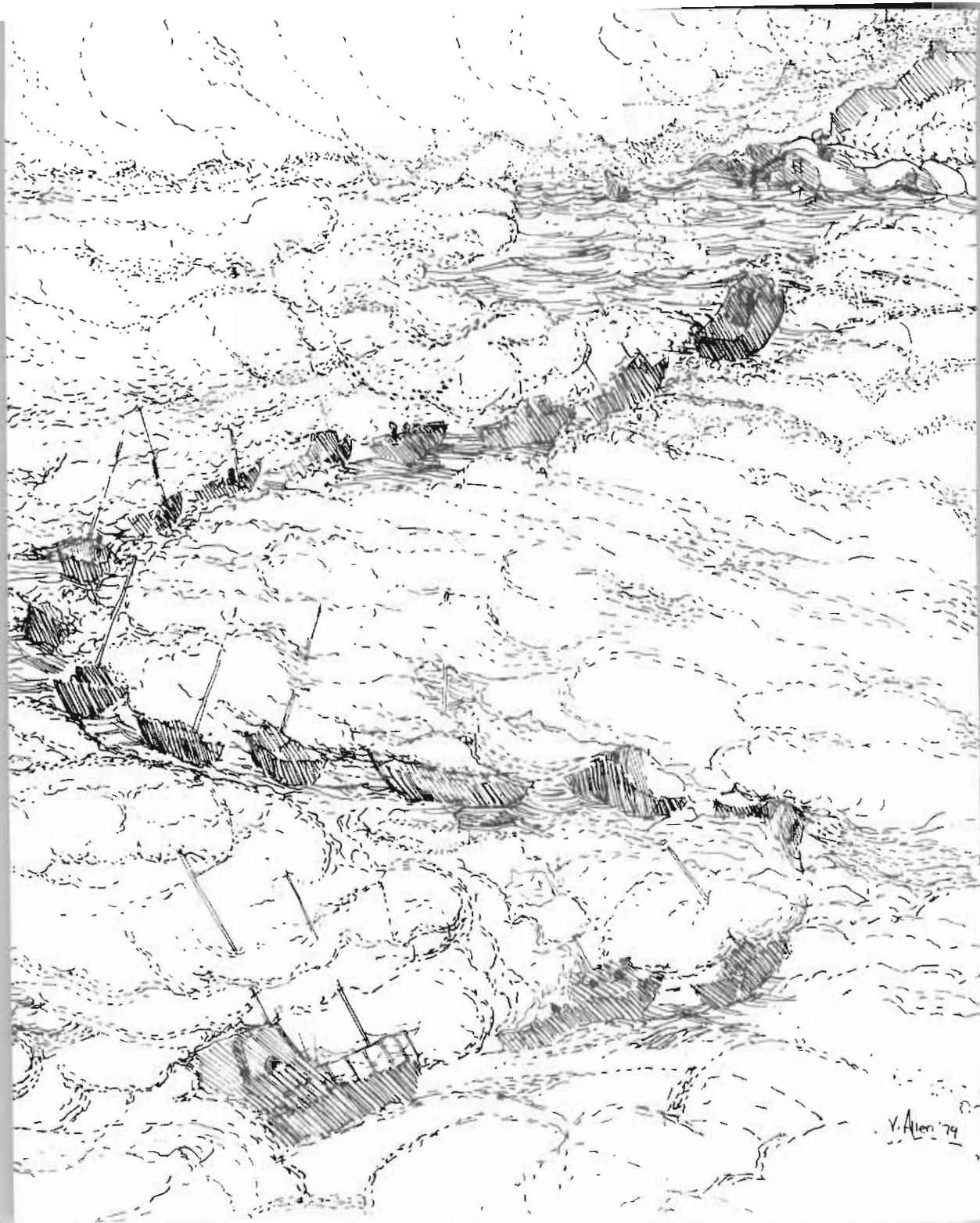
Arrivé à l'embouchure de la rivière, le capitaine remontait attentivement vers son quai. Tout allait bien quand, à une centaine de verges de chez lui, il entend un cri à travers la brume:

—Où est le port?

—Vous y êtes! répond le pêcheur. C'est ici le port de York.

—York, Maine? s'exclame l'autre. Mais nous cherchons nous rendre à Rye, dans le New Hampshire!

Comprenant alors que le capitaine du vaisseau de plaisir ne pourrait jamais faire seul le voyage d'une douzaine de miles, Jim lâche un cri de le suivre. Alors ils partent. Devant, le pêcheur sans compas; derrière, le bateau équipé d'instruments les plus modernes.



Y. Allen '79

Travaillant toujours d'après sa connaissance profonde de la région et se fiant à ses instincts, Jim file vers le sud. Ce ne fut pas un voyage aussi simple ou aussi rapide que, disons, par une belle journée d'été toute ensoleillée; mais, aussi sûr que la lune et les étoiles qui se lèvent eux aussi malgré un brouillard de mer, Jim s'est rendu au port que cherchait l'étranger. Ayant donc signalé leur arrivée, Jim fit un demi-cercle pour rentrer chez lui. Ce n'est qu'en ce moment qu'il s'est aperçu du défilé qui l'avait suivi.

Un, deux, trois, quatre . . . Jim comptait les bateaux les uns après les autres . . . Dix-sept en tout. Non, un dernier qui entre en ligne. Mais ce dix-huitième, il a quelque chose de distinctif . . . Un bateau blanc de la Garde Côte! En lui-même, Jim souriait: "A penser qu'ils se sont tous accrochés à la parade!" Mais de l'incident Jim garderait un petit regret. Quelques années plus tard, en racontant cette histoire, il ajouterait: "Et puis, pas un seul n'a songé à me remercier . . ."

Les années s'écoulaient. Les enfants de Jim et d'Alice grandissaient. A leur tour—surtout les trois garçons—ils connaîtraient des aventures et des espiègleries. Comme la fois que Matt et son ami ont presque renversé la voiture de Jim dans la rivière . . . L'un après l'autre ils entraient à la petite école du village, passant ensuite au *high school*. Et après, chacun pourrait poursuivre les études dont leur père avait dû se priver.

Jimmy fit des cours au *New England School of Art*, puis, après un stage au Vietnam, il est gradué du *Boston State College*. Gabrielle est allée au *Chamberlayne College* qui se trouve lui aussi à Boston. Chris a fait son service militaire dans la marine, revenant ensuite à

York pour étudier la menuiserie. Et Matt gradua de l'école militaire maritime *King's Point*.

A tour de rôle aussi les enfants s'étaient choisis une carrière: l'aîné comme professeur; la fille unique, dans les affaires; le deuxième fils, dans la lignée de son grand-père, charpentier de qualité; et le benjamin, matelot dans la marine maritime. Et avec les années la famille Cote s'agrandissait de nouveau: Jim et Alice étaient devenus grands-parents. D'abord est venu Mike, fils de Christopher; puis une fille, Jessie et une autre fille, Hannah, enfants de Matthew.

Jim aussi vieillissait, même s'il n'y pensait pas. Toujours actif, il songeait cependant à ralentir un peu le pas afin de faire les choses qu'il voulait avant qu'il soit trop tard. Jamais homme cependant à démissionner complètement d'un monde auquel il avait si longtemps participé, il prit la décision d'une retraite partielle. C'est-à-dire que Jim ne sortirait plus en bateau l'hiver. Le petit pêcheur de *Long Island Sound*, devenu maître *lobsterman* et capitaine respecté de York, avait travaillé sur la côte du Maine pendant quarante-huit ans. En cette année 1977 Big Jim Cote allait se retirer à sa propre façon.

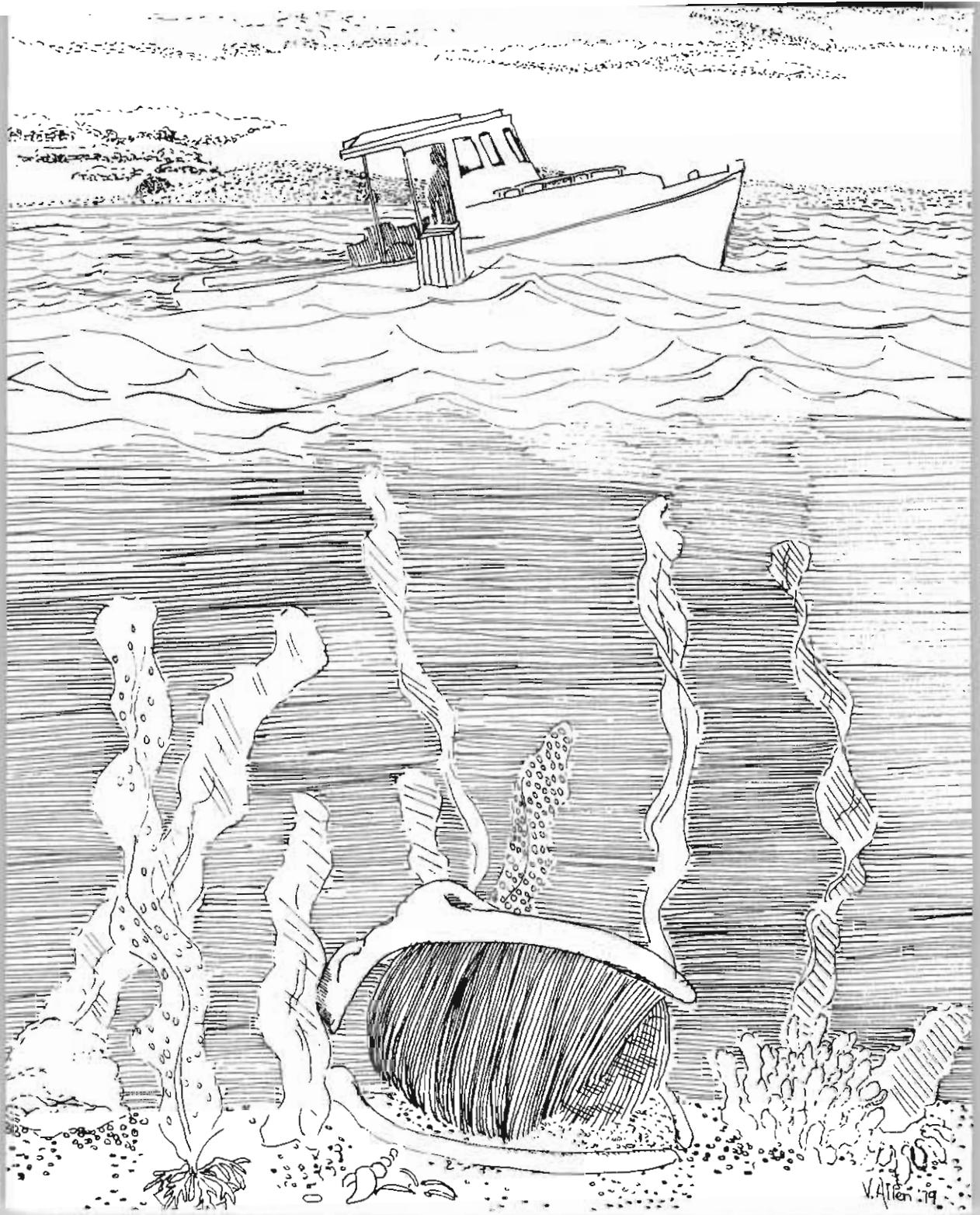
**PAS UN SEUL MARSOUIN DE L'ANNEE
ET DES BALEINES . . . CA FAIT LONGTEMPS
août-septembre 1979**

Par un beau jour d'août 1979, Jim est assis dans sa cabane avec un visiteur venu pour lui poser des questions sur ses années d'expérience. La pièce unique mesure à peine dix pieds par sept. Des murs sont suspendus filets et divers outils du métier; sur une tablette il y a des boîtes aérosols de peinture et un appareil de radio; contre le mur, à gauche du visiteur, repose un moteur à moitié démanché. "Le travail de mon plus jeune," explique l'hôte. "Il s'en servait avant de partir pour l'académie maritime; on est en train de le réparer."

Par la fenêtre, derrière le pêcheur, on distingue une quille. "Elle appartient au tout premier bateau que j'ai acheté il y a . . . cinquante ans."

Si, sur mer, Jim ne peut pas se permettre une réflexion philosophique et si d'ordinaire il n'est pas porté à la nostalgie, aujourd'hui le pêcheur consent bien de partager quelques idées, fruits de longues observations.

— Je voyais beaucoup de baleines avant. Pas maintenant. On me dit que l'autre jour quelqu'un en a vu deux: c'est surprenant. Moi, ça fait quelques années . . .



Mais il n'y a pas tellement longtemps explique-t-il, ce n'était rien de trouver une vingtaine de ces gros mammifères dans le bout des *Nubbles*. Dans ce temps-là, elles étaient deux ou trois espèces à nager dans les parages. Puis le pêcheur ajoute, peut-être pour se consoler quelque peu de la perte:

— Mon garçon me dit qu'aujourd'hui il en voit encore de temps à autre hors du Cape.

Mais le *Cape Cod*, c'est encore loin . . .

Il explique alors ce qui s'est passé ces dernières années.

— Tu sais que les baleines voyagent: la bête qui est vue près de la Nouvelle-Angleterre aujourd'hui quittait peut-être l'Arctique il y a un mois. Mais si les baleines se déplacent, les baleinières russes et japonaises naviguent un peu partout elles aussi. Et dans la poursuite de leur proie elles font un travail pas mal complet . . .

— Y a-t-il d'autres poissons qu'on ne voit plus dans les environs de York? demande le visiteur.

— Autrefois il y avait des marsouins par ici. Je n'en ai pas vu un seul de l'année. Si l'homme continue, il se sera bientôt défait de toutes ces créatures.

— Mais pourquoi les marsouins? Ils ne font aucun mal. Est-ce qu'on les mange?

— Non, mais on les tue!

— Tout simplement pour le sport?

— Apparemment qu'il y en a qui trouvent un plaisir là-dedans: tuer les marsouins. T'en tire un du harpon et on te félicite: tu vises

bien! T'as tué un marsouin! Il ne faisait mal à personne, mais le voilà mort!

Le visiteur poursuit alors:

— Qu'en est-il des petits poissons, les maquereaux, les harengs, et tous les autres qu'on prend dans la pêche commerciale?

— Tu veux dire la pêche aux filets? précise Jim. Eh bien, avec la nouvelle limite de deux cents miles, ça va mieux. Et cependant c'est toujours le pêcheur américain qui est son propre pire ennemi: le filet utilisé a des mailles tellement rétrécies que tout ce qui entre dedans reste pris. Même si les petits poissons sont rejetés à la mer, il est trop tard: ils sont déjà morts. Mais l'avarice dit de les prendre quand bien même!

Malgré la beauté de ce jour d'été, l'avenir peint par Jim n'est ni joli, ni encourageant. Les deux hommes se mettent alors à parler du homard.

— Au point de vue financier, demande le visiteur, est-ce que la pêche a beaucoup changé dans les dernières vingt-cinq années?

Alors Jim sort un petit calpin bien usagé. Depuis 1941 le pêcheur inscrit fidèlement sur ces pages la documentation exigée par le bureau fédéral des impôts.

— Ce sont toutes mes recettes et toutes mes dépenses depuis cette date, explique-t-il.

Il cherche alors ce qui s'est passé il y a une vingtaine d'années, à la même saison. Son doigt tombe sur 1955. Et voici les chiffres qu'il y trouve:

Le 20 août Jim rentrait au port avec 493 livres de homard. Le marché, lui, ne rapportait que .35¢ la livre à l'époque. Ce qui a donné un bénéfice brut de \$172.55. Par contre les dépenses (amorces et essence) ne faisaient qu'un total de \$9.42. Par conséquent, le bénéfice net du jour est indiqué comme \$163.13.

Alors le pêcheur compare ces chiffres aux tout derniers dans le livre: aujourd'hui le 20 août 1979. Ce jour-même Jim rentrait avec 102 livres de poisson qui se sont vendus à \$1.80 la livre. Mais si, avec un bénéfice brut de \$183.60, Jim semble avoir fait plus d'argent que vingt-quatre ans plus tôt, il fait aussi remarquer que les dépenses ont augmenté de 600%, soit quasiment le tiers de ce bénéfice brut.

A partir de ces chiffres, on pourra peut-être plus facilement comprendre la situation présente du pêcheur dans le schéma suivant:

	le 20 août 1955	le 20 août 1979
RECETTES:		
livres de homard	493	102
prix au marché (la livre)	\$.35	\$1.80
BENEFICE BRUT	\$172.55	\$183.60
DEPENSES:		
amorces	\$6.60	\$37.00
essence	\$2.82	\$22.00
TOTAL DES DEPENSES	\$9.42	\$59.00
<i>BENEFICE NET</i>	\$163.13	\$124.60

En somme donc, même si le homard se vend plus de cinq fois plus cher aujourd'hui qu'en 1955, le pêcheur, lui, gagne moins d'argent qu'il y a une vingtaine d'années. Enfin, une analyse complète de la situation financière devra considérer aussi la dévaluation du dollar depuis 1955. On dit qu'à peine entre 1969 et 1979 le dollar a perdu 50% de sa valeur: le même dollar qui valait cent sous en '69 n'achetait que pour cinquante sous dix ans plus tard.

Depuis les années '20, bien des choses ont changé pour le pêcheur: avec la mécanisation, le travail n'est plus le même—et c'est pour le mieux; et aux yeux de la société celui qui exerce la profession a monté quelques échelons (on ne dit plus "sale pêcheur"). Et cependant il exerce toujours un lourd métier qui ne l'enrichit vraiment pas. Etre pêcheur de homard demande toujours une bonne dose d'amour pour le métier.

Mais pourquoi y a-t-il plus de dépenses et moins de homards pour le pêcheur d'aujourd'hui?

D'abord, pour celui qui fait de la mer son gagne-pain, comme pour tout le monde, l'inflation et la crise du pétrole sont des réalités quotidiennes. Quant aux homards, ce n'est pas qu'il y en a moins, mais tout simplement que plus de pêcheurs leur tendent plus de cages. Cette répartition veut dire qu'aujourd'hui chaque pêcheur doit donc travailler plus fort. Selon Jim, quand cent cages suffisaient hier pour rapporter de trois à quatre cents livres de homard, dans ce dernier quart du vingtième siècle la proportion est renversée: quatre cents cages ne fournissent que cent livres de poisson.

—Et où est-ce que tout cela mène?

—Eh bien, on enlève tous les homards! Et Jim poursuit son

raisonnement: Il arrivera un jour où il n'en restera aucun. Mais le jeune pêcheur ne voit pas ça . . .

Des perspectives peu encourageantes pour l'avenir.

Mais quoi qu'il en soit, Jim Cote n'est pas homme à se laisser aller à la morosité. Sur les murs de sa cabane (le visiteur les remarque bien aussi), le pêcheur a accroché avec fierté de nombreux articles de journaux ainsi que des photographies, souvenirs d'un demi-siècle de travail rigoureux mais satisfaisant. On s'aperçoit que les articles ont pour auteurs une demi-douzaine de reporters qui, à tour de rôle, ont "découvert" le pêcheur de *Hancock Pier*. Ils ont contribué à faire de Big Jim Cote le *lobsterman* le plus illustre de toute la région de York.

Les photos, elles, rappellent des scènes aussi bien connues au quai que la pêche qui s'y fait. Et c'est un Jim Cote bon vivant et joyeux qu'elles révèlent. Le voilà en pique-nique; les autres personnages autour de lui, ce sont des parents et des amis. Jim explique:

— A chaque mercredi, du printemps à l'automne, les gens cherchent le drapeau rouge hissé à ce premier mat. S'ils le voient ils savent qu'il y a fête le soir. Ce n'est que par une sale température qu'on abandonne. Alors ils arrivent: de quarante-cinq à soixante-quinze personnes . . .

C'était là un lundi. Justement, deux jours plus tard — une belle journée du mois d'août — vers les cinq heures de l'après-midi, le quai Hancock est transformé en terrain de festival. Partout il y a du monde: petits et grands, hommes et femmes, parentés — et surtout — amis . . .

Les tables de pique-nique sont recouvertes de bonnes choses

à boire, à manger, apportées par les convives eux-mêmes. Pour ceux qui veulent s'en servir il y a aussi, tout bien allumé, un feu de briquettes dans un charbonnier tout à fait original—travail bien sûr de l'hôte Cote. Il a coupé en deux, sur la longueur, un réservoir d'eau chaude à l'ancienne mode; il l'a ensuite fait reposer sur des pattes et l'a recouvert d'une grille. Sur les briquettes roses dégoûte en ce moment le jus de *hot-dogs*, de pâtés, de biftecks . . . Et au grissellement de la viande répond une fumée qui se répand parmi les convives comme une espèce d'appétitif commun.

Comme toute foire, la fête chez Jim Cote a ses décorations. D'abord, au centre de l'activité il y a la cabane du pêcheur. Ce bâtiment multicolore qui attire à chaque jour l'attention de nombreux visiteurs et photographes est recouvert de presque cinq cents bouées, dons d'autant d'amis et souvenirs de cinquante ans de travail. Puis sur la pointe, contre le ciel bleu et flottant dans la brise de mer, trois drapeaux au sommet de trois mâts distincts.

Le premier—on pouvait se l'attendre—le symbole vert du pique-nique. Puis au centre, d'un mât plus élevé que les autres, flotte la bannière dont Jim Cote est aussi fier qu'il l'est de sa profession elle-même: c'est le rouge, blanc et bleu des Etats-Unis. A côté et huit pouces plus bas, Jim expliquerait que c'est le drapeau de la Norvège. Pourquoi ce pays scandinave? Tout simplement en honneur d'une dame norvégienne qui passait, l'a-t-on avertit, aujourd'hui même en bateau. Demain, ce sera l'étendard d'un autre pays.

Jim possède en tout quatre-vingt-quinze drapeaux, dont la plupart sont des cadeaux offerts par des visiteurs de passage. Et le pêcheur n'est pas sans reconnaître la valeur symbolique et émotive d'un simple étendard. Il y a quelques années, bien avant les accords entre l'Egypte et l'Israël, on a pu contempler au quai Hancock un

spectacle peut-être unique dans tout le monde. Sur chaque côté de la bannière étoilée, deux drapeaux qui ne se voyaient jamais ensemble: l'étoile de David et le symbole de la République unie arabe!

Et, ce mercredi 22 août, la fête continue jusqu'à la tombée du jour.

Malgré les interviews avec Jim Cote et malgré les recherches qui sont venues préciser et compléter les histoires du pêcheur, c'était peut-être la scène qui exprimait le mieux l'âme de l'homme: une fête avec ses amis, au bord de l'eau, sous les symboles de la diversité et de la fraternité humaine.

.

Il est une heure de l'après-midi. Jim Cote en est à sa dernière heure de pêche de l'année—ainsi que de ses cinquante années. Il va maintenant remonter les douze dernières cages. Mais—témoignage à l'ironie humaine—le pêcheur tire une corde bien légère: pour la première fois en beaucoup d'années, on lui a coupé ses trappes! Les douze dernières resteront donc au fond. Il n'y a rien à faire; le "Gay-J" se retourne vers l'ouest et commence à regagner le port.

Qu'est-ce que le pêcheur fera des longues heures de loisir hivernal? Les plans de travail ne manquent pas: filets à tricoter, cages à construire, moteur (le six cylindres du Chèvrolet '61) à rebâtir, car dit Jim c'est un bon engin, bien meilleur que le V-8, 1976, qu'il a enlevé il y a deux ans parce qu'il consommait trop d'essence.

Mais ce sera aussi l'occasion de faire les petites choses qui sont impossibles quand on quitte très tôt la maison à chaque matin: prendre tout doucement le repas du midi avec Alice, faire une heure de sieste, aller voir ensemble, de temps à autre, un film au cours de l'après-midi . . .

Aussi pourra-t-on s'occuper de plus près des êtres chers. On ira faire un tour chez le fils menuisier afin d'admirer le travail minutieux qu'il fait avec le bois; et on sera là quand, à tout moment, la famille arrive (car on ne sait trop jamais quand les enfants vont venir en visite). Oui, surtout appréciera-t-il les heures qui se passeront alors avec les petits-enfants: ça rajeunira la vieille maison et le grand coeur paternel.

Bientôt aussi se sera les Fêtes, et tout le monde rentrera là en

même temps. Et ainsi se passera l'hiver.

Dans quatre mois la "retraite" sera terminée, et Jim Cote reprendra le large. Il a déjà hâte.

